

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

24

DEUXIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1955

TARIF DES ABONNEMENTS

| | 1 an | 6 mois |
|------------------------------------|----------------|----------------|
| France, Italie, Union Française .. | 2 500 F | 1 300 F |
| Etranger | 3 000 F | 1 500 F |

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 200 francs

Abonnement d'Honneur : 10.000 francs, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envois de textes

« ARCADIE »

162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-13^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité
des Auteurs.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

50 francs pour tout changement d'adresse.

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhague. K.

Vennen. Postbox 108. Copenhague K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Die Gefährten. Frankfurt-a-M. Arndtstrabe 3.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)

Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

One. 232 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.

Der Ring. Bottgerstrabe 14. Hamburg. 13

Renseignements à « Arcadie ».

Copyright « Arcadie 1955 »

Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - Illiers

Dépôt légal 1955 N° 259, - Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DEUXIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1955

S O M M A I R E

| | |
|--|----|
| Poème de JEAN D'ALIGUIERES | 4 |
| Jeu d'enfance, de GIOVANNI COMISSO (<i>fin</i>) | 5 |
| Erreurs, ignorances et lacunes dans le dernier numéro du <i>Crapouillot</i> | 12 |
| Faut-il brûler Gêronte, par JEAN KERBRAT | 23 |
| Un conte de Noël, par YVES CERNY | 26 |
| L'homosexuel et la société à travers l'histoire, par MARC DANIEL | 38 |
| Le journal d'ANDRÉ GOUDIN | 43 |
| Les nourritures terrestres, par J.-J. THIERRY | 51 |
| Les homosexuels vus par eux-mêmes et leurs médecins | 57 |
| Les arcadiennes de Boston, par JACQUELINE B. DES ROSIERS | 59 |
| L'âge d'or, de PIERRE HERBART | 62 |
| Les ballets soviétiques, par J. N. B. | 64 |
| L'univers du peintre Soungouroff, par NISSIM BERNARD | 67 |
| A propos du congrès | 70 |

*Selon l'ordre de ma nature,
Où l'ardeur du désir est pure
Quand je l'accomplis dans le don,
Libre et mutuel, grave et pieux,
Tendre, fervent et religieux,
De l'amour des Garçons.:*

*Selon cet ordre où ma nature
S'épanouit dans le murmure
De joie du monde intérieur
Où la chair et l'esprit s'accordent au bonheur
D'aimer et d'être aimés,
Dans l'accomplissement
De leur enfantement
De cœur et de pensée;*

*Dans cet ordre, mon Dieu, je Te suis demeuré
Fidèle et me voici,
Comme le Bien-Aimé à Ta mère remis,
Recevant dans mon cœur,
Debout devant Ta croix d'opprobre et de douleur.
Le sang versé pour racheter
La faute et le malheur
De T'avoir mal aimé,*

*Quand par débauche en passion déchaînée,
J'ai profané,
Dans sa tendresse ou dans sa liberté,
Cet amour d'autres fois porté,
En communiant Ta Charité,
Aux délices de pureté
D'un amour mutuel, force et suavité,
De la nature en Toi ouverte et déchirée
Par le feu de l'amour, jusqu'à la Charité.*

JEAN D'ALIGUIERES.

(Extrait de « Ex voto de Corydon Chrétien ».)

JEU D'ENFANCE (fin) ⁽¹⁾

par

GIOVANNI COMISSO

Il ne pouvait se décider à partir. Il alluma encore une cigarette, se disant qu'il partirait lorsqu'elle serait fumée.

Quand ce fut fait, il resta.

Il décida qu'après la prochaine arrivée de la vedette, il n'attendrait plus. La vedette arriva, personne ne descendit : il s'emporta contre lui-même. La vedette repartit : l'eau vint clapoter contre les pierres.

Il décida de compter jusqu'à trois cents, puis de partir. Les chiffres mouraient sur les lèvres. Arrivé à cent, il s'arrêta. Il sortit de dessous les arcades. Les hommes des voiturettes l'entourèrent, il les chassa. Mais aussitôt derrière eux apparut Hans, immobile, le regard fixe.

— « Comme les gens sont embêtants, ils ne font que me suivre, que peuvent-ils avoir ? », lui dit-il en accourant vers lui.

— « Vous devez avoir été trop généreux avec celui qui vous a servi. »

— « Le pauvre, il m'a promené pendant une heure, et je lui ai donné une roupie. »

— « C'était trop, une piécette suffisait, vous ne savez pas traiter avec ces gens-là ! »

— « J'en ai assez. Quand vous avez quitté le bord, n'avez-vous pas vu l'officier avec lequel j'étais à Massana ? »

— « Si, il est descendu à terre avec moi. »

— « A quelle heure ? »

Albert le regardait avec fureur.

— « A six heures et demie, et je l'ai vu se diriger vers le jardin. »

Albert ralluma une cigarette, il perdait ses dernières forces.

(1) Voir *Arcadie*, n° 18, 19-20, 21, 22 et 23.

— « Peut-être l'attendiez-vous ? » demanda Hans.

— « Oui, il m'avait promis de venir, nous devions nous retrouver ici. »

Et il lui prit le bras :

— « Emmenez-moi quelque part, je n'en peux plus, il fait lourd, tout semble de plomb. On m'avait parlé d'un paradis terrestre, c'est plutôt un enfer. » Hans fit signe de la main, un indigène accourut avec une poussette, aussitôt suivi d'autres. Il fit monter Albert, monta dans un autre véhicule, et dit d'aller. Les deux indigènes partirent en courant, ondoyant entre les brancards. Albert s'abandonna aux coussins, l'air lui arrivait léger, il posa son casque sur ses genoux.

Hans le précédait, il cria quelque chose à l'indigène qui ralentit jusqu'à être à la hauteur de l'autre voiturette. Ainsi, ils se trouvèrent côte à côte, comme dans deux fauteuils, et ils purent parler.

Le soir confondait les bouquets de palmiers qui surmontaient les murs des cours. Quelques lumières, des passants presque perdus dans l'ombre des arcades.

— « Nous allons à un temple de Bouddha », dit Hans.

La route côtoyait le port. Des maisons informes, décrépites, inquiétaient Albert. Il entendait sur l'asphalte le battement des pieds des porteurs qui, dans leur course, remuaient avec douceur leurs épaules nues. La route était fort longue, il se laissait aller au bercement léger de la voiturette. La route passa entre de hauts palmiers qui cachaient des maisonnettes.

— « Mais n'allons-nous pas trop loin ? », dit-il.

— « Ne vous préoccupez pas. C'est un très beau temple, je le connais bien. »

— « Mais on ne risque pas de faire une mauvaise rencontre ? On ne voit personne par ici. »

— « Tous les cinq cents mètres il y a un poste de police, vous ne pouvez pas savoir combien l'Angleterre est prévoyante et tutélaire. Regardez. »

Sur le bord de la route, on voyait de petites baraques éclairées.

Hans d'un cri fit arrêter, et descendit. Albert le suivit. Il vit sur la paroi de la baraque de nombreuses photographies d'indigènes avec la mention de leurs fautes habituelles. Parmi les voleurs de parapluies et de valises figu-

raient un grand nombre de forts beaux jeunes gens nantis du mot : « Dangereux ». Hans lui expliqua qu'ils faisaient le commerce de leur beauté. Albert sourit. Ils repartirent.

— « Demandez si on a encore beaucoup à faire », dit Albert impatient de retourner vers la ville.

— « Impossible, si je demande une telle question, on nous fera payer davantage parce qu'ils vont croire que nous avons l'impression d'un trajet fort long. » Quelques voix parvenaient des masures éparses au milieu des palmiers. La route se mit à monter, les indigènes cessèrent de courir. Alors Hans fit arrêter et descendit, disant à Albert de l'imiter, qu'on devait avoir pitié de ces êtres-là. Les deux indigènes s'épongeaient le front et la poitrine tout en continuant de marcher.

La route redevint plate, ils reprirent leur place, et la course recommença. Plusieurs fois, Albert fut tenté de faire demi-tour. Finalement ils arrivèrent devant une grille, descendirent, Hans poussa la barrière, quelqu'un sortit de l'ombre et s'inclina.

Hans lui posa une main sur l'épaule et lui parla dans sa langue. Il semblait accepter difficilement les propositions de Hans, mais les rides de ses joues sèches souriaient. Il avait la tête rasée et portait une longue robe. Hans insistait d'un ton autoritaire, l'autre s'inclina et se dirigea vers un portique.

— « J'ai dit au moins d'appeler le Prieur. Il disait qu'il dormait, j'ai dit de le réveiller, que je voulais recevoir la robe de novice. »

Souriant le moine revint. Le prieur allait arriver. Dans la chapelle, une lumière vacillait derrière une vitre. Peu après, d'autres moines se montrèrent, timides, sereins et souriants.

Le prieur était parmi eux, il s'inclina. Hans lui tendit la main, et lui parla longuement.

L'autre l'écoutait, bien droit, le crâne rasé, le corps maigre sous les plis abondants de sa robe. Derrière lui les moines souriaient et se faisaient des signes entre eux.

Quand il eut terminé, le prieur lui fit une révérence qui sembla un acquiescement à ce qu'il proposait.

— « Maintenant, ils vont nous faire voir les pavillons du temple », dit-il à Albert et il le présenta au prieur. Sa

main était longue, sèche et froide, comme quelque chose de mort, mais ce visage serein et impassible lui sembla enviable. Ils passèrent sous les arbres. Des branches pendaient des morceaux de toile blanche.

Albert voulut toucher.

— « Non », dit Hans en lui retenant le bras, « ce sont des pagnes de lépreux offerts en ex-voto à Bouddha. »

Ils entrèrent sous un passage couvert, au fond, des lumières brûlaient devant un autel où, jambes croisées, trônait un bouddha assis à terre, des fleurs blanches avaient été déposées. Hans en prit une, la huma, puis la passa à Albert. Elle répandait un parfum vif et doux, il la reposa aux pieds du Bouddha. Ils arrivèrent devant un kiosque vitré, une allumette fut craquée. Hans, semblant inspiré, dit :

— « Ici, sont les différentes incarnations de Bouddha. »

La lumière de l'allumette éclairait à peine l'intérieur, quelques statues se dressaient, sereines et méditatives. Hans ajouta :

— « Elles sont vivantes. » Le ton emphatique libéra Albert de toute emprise. Dans une grande urne, mi-fer, mi-verre, une mèche à huile éclairait un cercle doré au centre duquel irradiait un disque rouge.

— « C'est le symbole de l'âme de Bouddha », dit Hans, puis aussitôt il parla au prier, en lui mettant la main sur l'épaule.

Plusieurs fois il répéta : « Bangkaola » comme s'il lui disait le but de son voyage. Le prier et les moines étaient heureux de l'écouter.

Le prier le prit par la main, pour le conduire vers le portique illuminé. Ils entrèrent dans une chambre blanche et nue où se trouvait un misérable lit. Le prier était habillé en rouge, les autres en jaune. Hans tira de sa poche l'image de Bouddha, la montra en tenant la tête droite, le regard fixe, puis il parla. Tous l'écoutaient, tremblants et joyeux. Le prier ouvrit une caisse et en tira un drap jaune qu'il donna à Hans. Il le déplia, et l'enroula autour de ses hanches, en rejetant un pan sur l'épaule.

Il était trop court, il le rendit en faisant un signe de refus.

Le prier en choisit un autre qui lui alla bien. Hans dit à Albert :

— « Comme ils sont bons les Bouddhistes, ils donnent toujours ce que l'on demande. » Il serra la main à tous,

invita Albert à donner une roupie au bénéfice du monastère, et ils les laissèrent.

Ils remontèrent dans les voitures et retournèrent en ville, sans parler, comme assoupis par la douceur de la nuit.

Aux premières maisons, Albert dit qu'il voulait boire quelque chose.

Hans fit arrêter et congédia les porteurs.

Sous les arcades, un café était rempli de soldats anglais qui parlaient très fort. Au fond de la salle ornée de nombreux miroirs, un escalier conduisait aux locaux supérieurs. Ils s'y dirigèrent.

En haut, ils trouvèrent un corridor divisé en compartiments de bois, fermés jusqu'au plafond, d'où parvenaient des voix.

Un serveur indigène ouvrit une porte et ils entrèrent. Ils demandèrent du thé et, en attendant, Hans enleva sa veste, et, devant une glace, il s'enveloppa dans le drap jaune.

Albert l'observait tandis qu'avec la complaisance qu'apportent les enfants à se costumer, il changeait les plis du drap :

— « J'ai compris, tout votre Bouddhisme tient dans cette étoffe. Dans deux mois vous serez de retour à Berlin et vous vous amuserez à éblouir vos amis. Toute votre vocation est un divertissement. Vous avez raison. »

Hans le regardait fixement, la bouche à demi-ouverte, tremblant. Il paraissait sur le point de se laisser aller à la colère, mais il balbutia seulement : « Oui, oui, je suis plein de péchés. »

Le serveur entra, porteur du thé. Au même instant, Albert entendit de l'autre côté de la paroi de bois une voix qu'il lui sembla reconnaître. A peine le serveur sorti, il mit une oreille contre la paroi, la voix parvenait distinctement : il aurait voulu ne pas la reconnaître : c'était celle de l'officier. Brusquement il éteignit la lumière, chercha et trouva une fissure dans la paroi.

Hans s'était approché. Il épia avidement. Un corps demeurant devant la fissure, l'empêchait de voir, mais il se déplaça et il put voir l'officier glisser de l'argent dans la main de l'autre, tandis qu'il disait :

— « Tiens, pour t'amuser. »

Ils sortirent sans qu'il ait pu voir le visage de l'autre. Il

se précipita vers la porte, mais, dans l'obscurité, il ne put la trouver.

Il ne trouvait pas non plus l'interrupteur électrique. Hans l'embarrassait.

— « Ouvrez, donnez de la lumière, là de l'autre côté, il y a l'officier avec un autre, je veux voir qui c'est. »

Il put sortir dans le corridor, mais ils étaient déjà descendus, il voulut les rejoindre, lui faire comprendre qu'il l'avait vu, il descendit en toute hâte, arriva juste pour le voir sortir, mais l'autre était déjà dans la rue.

Les soldats lui barraient le passage, un ivrogne avait les jambes sur la table, il se fit route, il fut dans la rue.

Une grande lumière blanche jaillissait du milieu de la route, éclairant la foule indigène attroupée autour, comme à une fête de feux de Bengale.

La lumière était aveuglante, il ne réussit plus à voir l'officier, puis la flamme s'éteignit d'un seul coup. C'était un chalumeau oxydrique avec lequel on était en train de réparer les rails du tramway.

Il pénétra dans la foule et chercha. Il ne réussissait pas à voir, la lumière étant éteinte, l'obscurité était devenue intense.

La flamme reparut d'un jet, en sifflant. Il aperçut parmi les visages illuminés celui de Hans, il le rejoignit :

— « Aidez-moi, je ne réussis plus à le retrouver, où peut-il être allé ? »

— « Il est passé à côté de moi, répondit-il, au moment où s'éteignit la lumière. Savez-vous avec qui il était ? ».

Albert lui tenait bien fort le bras : « Dites ».

— « Avec le marin dont vous avez fait le portrait. »

Albert était hors de lui. Ils marchèrent sous la voûte de palmiers. La voix de Hans s'éleva : « Cher ami, vous souffrez trop. Laissez-vous guider par moi, et vous vous amuserez. Les gens de cette ville sont prompts au plaisir. »

— « Eh bien ! faites tout ce que vous voulez, étourdissez-moi. »

Ils remontèrent dans les voiturettes et arrivèrent dans un jardin où quelques gars, le dos nu, couvert seulement d'un long drap qui leur descendait jusqu'aux chevilles, se tenaient immobiles et vigilants :

— « Voici, choisissez », dit Hans.

— « Le troisième », dit Albert, comme pour se venger de son désespoir.

Hans donna un ordre à son porteur, qui siffla, et le jeune gars suivit à distance les voiturerettes.

Ils parvinrent dans un autre jardin, près de la mer, les hauts palmiers s'élevaient sur le ciel. Ils s'arrêtèrent.

Hans renvoya les porteurs.

D'autres arbres, étoffés de plantes grimpantes, rendaient plus sombre l'obscurité du sentier sablé. A travers les branches, on entendait l'appel des oiseaux. Hans dit : « Ici, vous pouvez faire tout ce que vous voulez, je vais faire le guet. »

Albert s'approcha du garçon, qui venait d'arriver, le prit par la main et le conduisit près d'un arbre. Ces arbres exubérants et sauvages étaient la forêt de ses jeux d'enfance, à la campagne, avec Mario au visage machuré de noir, dans les buissons du torrent.

Ils ne retournèrent pas à bord. La nuit était si chaude qu'ils appréhendaient avec oppression de retrouver leur cabine.

Ils s'étendirent sur le sable, près de la mer, qui, sonore, s'agitait sur la plage caillouteuse.

Albert pensait : « Je vivais alors dans un sublime loisir, et plus je me suis éloigné de cette époque, plus je me suis convaincu de cette réalité. »

Et, apaisé, il s'assoupit jusqu'aux premières heures de l'aube.

La lumière apparut entre les palmes que balançait un vent imperceptible.

Albert se mit debout. Sur la plage des indigènes poussaient leurs barques en mer.

— « Mes plaisirs, se dit-il, n'ont été qu'un prolongement de mes jeux d'enfance. »

Il eut la sensation du temps.

— « Un jour viendra, se dit-il encore, où quelqu'un me descendra par les escaliers de ma maison, cloué dans un cercueil, mais j'aurai accompli entièrement mon jeu d'enfance. »

La lumière croissait, faisant irruption en même temps que le vent entre les palmiers et la mer. Sur leurs barques, les indigènes hissaient une petite voile blanche et partirent.

L'ordre de toute chose lui apparût sûr et inaltérable.

GIOVANNI COMISSO.

(Traduit de l'italien par JACQUES REMO.)

ERREURS, IGNORANCES ET LACUNES

dans le numéro 30 du CRAPOUILLOT

Le ton que nous avons pris à la fin de notre « mise au point » du mois dernier, ne doit pas faire oublier qu'il s'agit ici de choses très sérieuses, et à peser avec sérénité. En vue de la seule vérité.

Certes tout est dit — ou plus exactement, tout l'essentiel a déjà été dit en France, — ou à tout le moins suggéré — soit ici — par René Guyon (1) et quelques autres, — soit hors d'*Arcadie*, par Daniel Guérin (2) sur la situation morale et sociale de l'homosexuel, telle qu'elle devrait être en une société libérée de ses préjugés et de sa bêtise.

*
**

Mais la discussion sur les mystères biologiques, ou si l'on préfère les caprices physiologiques qui sont à l'origine du fait homosexuel, reste toujours ouverte. Enquête scientifique qui devrait rester sereine.

Deux attitudes s'opposent :

Celle des *véritables savants*, heureusement nombreux, qui cherchent à expliquer, avec plus ou moins de bonheur et de précision, l'enchaînement des faits connus. Attitude qui ne commande que le respect.

Celle de *quelques médecins*, trop nombreux encore, atardés et englués dans le préjugé médiéval, qui cherchent à « guérir » l'homosexualité, comme si c'était une maladie ! Attitude pitoyable et parfois criminelle (n'a-t-on pas vu de jeunes homosexuels sauvagement « passés à l'électrochoc », par des médecins (???), qu'il conviendrait de faire « passer » aux assises ?) (Voir Daniel Guérin. Op. cit. Appendice n° 2).

Cependant, même parmi ces thérapeutes enragés, il en est qui consentent à constater, à étudier, à voir... Tel celui que cite, avec tristesse pourtant, *Le Cercle* (octobre 1955, pages 26 et 27) : « L'homosexuel ne se révèle pas par une apparence caractéristique. L'individu de l'allure la plus virile peut être un complet inverti. » — « Les homosexuels éprouvent sincèrement des sentiments de tendresse pour leur partenaire » ! Quelle découverte sensationnelle ! A-t-il vraiment fallu vingt-quatre siècles, depuis Aristote, pour

(1) René Guyon, auteur des *Etudes d'Ethique sexuelle*. Voir ses articles dans *Arcadie*, n° 2 et 3, pages 17, etc...

(2) Daniel Guérin : *Kinsey et la sexualité*, Julliard. 1955. Voir *Arcadie* n° 3/15, page 15 : compte rendu de Serge Talbot.

MISE AU POINT

affirmer cette vérité si banale ! A ce trait, on mesure l'ignorance insensée où nos sociétés sont encore plongées.

Le numéro du *Crapouillot* nous en tirera-t-il ? Voire !

Le docteur de service chez M. Galtier-Boissière, commence par ce pavé d'importance :

« L'homosexualité n'est pas dans la nature. » (p. 33).

On a envie de crier casse-cou à ce Dr H. L. P. et de lui rap-peler le maître-mot du grand Leibnitz : « N'oublions jamais qu'il y a toujours plus de vérité dans le *oui* que dans le *non* »... Après ce verdict (qui se substitue d'emblée à l'examen des faits), voici tout aussitôt quelques réserves, sur « quelques cas isolés » ? Et sans tarder davantage, la note comique intervient : il s'agit sur-tout de chiens, car chacun sait que : « ce compagnon fortement corrompu par l'ensemble de nos mœurs » est capable de tout, même de *devenir* homosexuel ! « Acquisition spécifiquement humaine ». L'idée de ces chiens devenus homosexuels au contact de la triste humanité est proprement délirante.

Voilà les vaticinations du Dr H. L. P. qui ignore le phénomène si banal, que toute fermière connaît, de la vache devenue taurelière (sans que pour cela sa propriétaire soit lesbienne !), qui ignore (il faut insister) tant et tant de maladresses, d'erreurs, de gas-pillages « de la nature », ses démarches inutiles, bref ses « anomalies naturelles ». Mais le Dr H. L. P. en est encore à la vision finaliste et proprement médiévale, des êtres et des choses. A-t-il lu Claude Bernard ? On peut se poser la question. Du reste si cette « perversion » paraît « acquise », on nous rassure aussitôt : « Une perversion ne justifie nullement l'autre ». Admirez ce langage scientifique : ce docteur *justifie* ou ne *justifie pas* les phénomènes qu'il étudie ! C'est la même préoccupation morale traditionnelle que chez Lucien Farnoux-Reynaud, quand il gémissait : « Puisqu'il faut l'admettre », la même obsession extra-scientifique, et hostile à la science. Or, depuis longtemps, cette obses-sion a été dénoncée et dépassée par les gens sérieux : René Guyon et l'illustre Kinsey, qui prend la peine de très bien analyser ce phénomène d'hostilité au fait, chez ces faux savants. Daniel Guérin met très au net cette misère intellectuelle, dans de nom-breuses pages lumineuses de son exposé si impartial (et si peu « engagé »).

Donc, première folie, le Dr H. L. P. veut absolument que l'homme ait inventé l'homosexualité, comme il a inventé « la télévision et la bombe à hydrogène » !

Toute discussion est ici inutile : l'état actuel de la sexologie range cette assertion gratuite au magasin des curiosités histo-riques.

Après cela il applique son point de vue aux certitudes biolo-giques, en accrochant sa démonstration de l'« acquisition », à la période indécise de l'homo-sensualité « étape normale dans l'évolution de l'affectivité ». Cette analyse là est correcte et clas-

siquis. Mais au cours même de cette enquête, voici les vérités fondamentales qui détruisent les *a priori* du début.

Nous lisons : « En vérité, l'être humain, homme ou femme est le produit exactement défini par le mélange de ces essences sexuelles. Entre l'homme cent pour cent masculin et la femme cent pour cent féminine — théoriques ! — une infinité de variantes est concevable et se constate effectivement... L'impulsion qui pousse un être vers l'autre vise obscurément à l'ajustement complémentaire. Ainsi semblent se conjuguer et s'amortir les ondes vives de la sexualité humaine : comme dans un miroir. »

« Le schéma en bas de la page résume l'essentiel de la question. » etc... Nous sommes tout à fait d'accord avec l'auteur sur ce schéma.

Puis voici venir les « prédispositions congénitales », « nullement héréditaires », et les maturations « organiques et sexuelles » qui peuvent rester incomplètes. D'accord. « Nous sommes très peu renseignés sur ce point », dit prudemment le Docteur. On respire.

Et voici le bébé dont notre praticien attendri salue avec raison la « vie affective », vers la sixième semaine.

Mais c'est alors que le Dr H. L. P. s'est décidé à l'opération la plus spectaculaire de son étude : le saut de la mort ! « Sautons délibérément quinze années de la vie », écrit-il d'une pointe Bic aussi négligente qu'héroïque !

Nous avons déjà dit en novembre notre stupeur. Nous avons cru d'abord à une faute d'impression. Mais non... C'est bien cela... Il ne reprend son étude que pour la « seconde projection affective », après la puberté. De ce qui peut se passer, et s'observer peut-être ! de six semaines à quinze ans, rien n'intéresse le Dr H. L. P.

Comme si tous les symptômes de l'appétence sexuelle ne se révélaient pas, bien avant quinze ans, chez l'immense majorité des êtres, hétérosexuels ou homosexuels !

Et pour cette immense majorité, à quinze ans, « les jeux sont faits ». En tout cas, dessinés. L'intéressé sent très bien à cet âge qui le trouble, qui l'attire, qui lui apporte cette joie spéciale incomparable : la contemplation de la femme (ou de la fille) la plupart du temps, celle de l'homme (ou du garçon) pour une minorité. Ce jeune adolescent dont tous les gestes, tous les comportements, tous les jeux, toutes les réactions seraient à étudier, et particulièrement les masturbations, leur préparation psychologique, les images et imaginations qui les accompagnent, surtout la pensée ou l'hallucination, si vous voulez, à l'instant du spasme, tout cela est « délibérément sauté » par le Docteur ! Pourtant, sans qu'il le sache lui-même, le sort de cet adolescent est souvent, dès ces premiers jeux, fixé : il sera hétérosexuel ou homosexuel.

Qu'il y ait aussi indécision et flottement, nous en sommes d'accord. Mais entre ces dominantes profondes, l'une que la société appuie et renforce de mille manières, l'autre qu'elle écarte comme un « péché » (certaines religions), une « saleté » (bêtise, en telles

sociétés, de l'homme sans culture) ou une « maladie » (nos thérapeutes). Ainsi repoussé vers l'amour « normal », le malheureux homosexuel connaît alors toutes les tortures intimes que l'on commence à peine à oser raconter dans la littérature, et qui aboutissent à toute sorte de désordres physiologiques et parfois au suicide; ou alors, s'il s'accepte et s'installe dans sa véritable nature, toutes les gammes de toutes les avanies inventées par la malignité humaine, voire de tous les supplices, et moraux et physiques.

Or ce flottement de l'adolescent, le Dr H. L. P. le décrit avec sollicitude et il a des lignes excellentes sur : « l'appel de la chair », « l'affectivité mûrie », « l'érotisme trouble et nouveau-né », — « chancelant comme le papillon sorti de la coque », et sur « l'amitié », — « avant la conquête du sexe ».

Cette description apaisante, cette envolée poétique, ce « trop plein d'amour » ne sont en fait évoqués ici, que pour nous préparer aux « amitiés particulières », « véritable phase homo-sensuelle », étape sans gravité, sans perversion, au demeurant charmante et presque nécessaire, « normale ». Mais tout s'arrange bientôt et tout rentre dans l'ordre... C'est une vieille théorie que nous connaissons bien ! Que d'abus, pour, et contre, elle a permis, et permet encore !

Et voici le troisième coup de prestidigitation du Dr H. L. P. : une pétition de principe qui brille de tout son éclat, à moins que ce ne soit tout bonnement un truisme : « En l'absence des prédispositions congénitales... l'homo-sensualité ne montre aucune tendance spontanée à se transformer en homosexualité ». Tel est le tour de passe-passe final qui permet au Dr d'expliquer que si le sujet glisse dans l'homosexualité, « c'est qu'on l'y pousse », et « on l'y pousse souvent avec l'élégance et l'efficacité de l'éléphant introduit dans un magasin de porcelaine ». Dès lors, le piège (?) se referme ».

Le Docteur est vraiment très au courant de ces conversions violentes à l'homosexualité. Peut-être, après tout, a-t-il subi lui-même, une attaque de cette envergure ? C'est possible. Il en a heureusement triomphé. C'est parfait. Mais sa théorie est proprement extravagante : en dehors des « prédispositions congénitales », il n'imagine que cette poussée, de l'extérieur... C'est inouï !

Non, Docteur, votre généralisation n'est que facétie et ignorance. Votre théorie de l'homosexualité par accident violent est monstrueuse, tout simplement... Elle tient du roman noir et de la science-fiction. Si de tels cas ne sont pas impensables, à la limite, croyez bien que dans leur presque totalité, les homosexuels sont homosexuels sans avoir été « poussés », par qui que ce soit...

Et si vous aviez daigné observer, — observer —, l'être en formation, en développement normal et libre, de six semaines à quinze ans, au lieu de « sauter », à votre rocambolesque explication, vous auriez vu par mille signes discrets, mais sûrs, et sans qu'aucune suggestion, aucun entraînement, aucun exemple ne puisse en être tenu pour responsable, l'affirmation des tendances

homosexuelles chez certains êtres, par ailleurs constitués le plus normalement du monde et en excellente forme physique et morale. Voilà ce qu'il aurait fallu « observer », Docteur. Et d'abord, accepter le fait. Tenter ensuite de l'expliquer.

Sans faire entrer des éléphants dans des magasins de porcelaine, et sans faire appel à toutes ces influences néfastes, que vous énumérez dans votre inventaire des « accidents » ! C'est une cascade, une cataracte : « Contraintes, désillusions, initiations prématurées... emprise du milieu familial et scolaire, lectures, spectacles, et j'en passe... Souvenirs cuisants de l'amour vénal, claustration en milieu homosexuel, l'armée, la prison, les navires au long cours... » (p. 37). Selon vous, c'est à tous les tournants que nous guette l'homosexualité. On se demande dans ces conditions, comment il reste encore quelques hétérosexuels !

Non, tous ces accidents, nous les connaissons. Ils existent. Mais ils ne sont que des « accidents », comme vous le dites vous-même. L'essentiel, Docteur, est ailleurs, et « l'homosexualité par accident » est peut-être, nous vous le concédons, une fâcheuse aventure, un malheur : individus bloqués, déviés, d'accord, quelquefois. Votre apologue du fruit mordu trop tôt, de la pomme aigre ou douce (p. 34) est acceptable. Mais sur ce terrain physiologique, mettons même pathologique, admirons la sagesse de René Guyon, la modération de Daniel Guérin et son analyse si large et si prudente du caractère polymorphe de la sexualité (Kinsey et la sexualité, p. 53 et suivantes).

Mais à côté de cela, l'homosexualité par « prédispositions congénitales », inexplicables, soulignez-vous, est un fait naturel. Et ne devrait pas être un malheur. Si les hommes de science étaient seulement des hommes de science. Et si la vérité ne faisait pas peur aux foules endoctrinées depuis des siècles dans des conceptions aussi simplistes qu'erronées. Et il devrait dépendre de vous, Docteur, et de vos confrères, que l'homosexuel ne soit pas, nous citons encore votre dernier mot : « un être inachevé et frustré de son destin humain », non pas en le guérissant, certes, mais en le « connaissant ». Rappelez-vous aussi, après l'avertissement de Leiznitz, le mot non moins profond de Léonard de Vinci : « Plus on connaît, plus on aime ».

Ainsi, du peuple immense des homosexuels, et dont la majorité ne se comporte pas du tout, oh ! mais pas du tout, comme le laisserait croire ce numéro du *Crapouillot*, vous aussi, Docteur, tel un chansonnier quelconque, vous n'avez vu que les débordements les plus voyants, les plus insolites, les plus désagréables parfois, précisons même : les plus désagréables, parce qu'il faussent, à contre-sens la nature véritable des sujets. Là-dessus encore, voyez l'analyse subtile et sereine de Daniel Guérin sur les « tantes-filles » (p. 72). Ce qui donnerait raison, en ce cas singulier, au jugement pessimiste de Pascal : « L'homme n'est que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même, et à l'égard des autres ».

MISE AU POINT

Comme ces savants myopes que « l'arbre empêche de voir la forêt », vous n'avez vu, Docteur, que les arbres contrefaits en lisière, non la multitude clandestine et digne, souffrante et paisible... que vous ne savez pas reconnaître... et pour cause (mais ici, nous ne vous en faisons nullement le grief !). Pourtant, « s'il veut voir, l'homme de bonne foi, qu'il remarque donc, en face de lui, dans le métro, ces deux jeunes gens, assis sagement l'un à côté de l'autre. Ils ne parlent pas... etc..., et sur ce quai de gare, qui prête attention à ce monsieur d'un certain âge qui dit au revoir à un autre monsieur d'un certain âge ? qui remarque leur émotion ?... etc... Ici, au Bois, en ce dimanche après-midi, ce bourgeois correct, qui se promène avec un ouvrier un peu faraud, que font-ils ? qui peut bien les rapprocher ? leurs regards sont éloquentes : leur lien, c'est l'amour... Partout, dans la rue, au restaurant, au bureau, à l'usine, celui qui a des yeux et qui veut voir, a devant les yeux, le spectacle de l'amour homophile dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé. » (1).

Mais, il est vrai, à la limite, l'homosexuel n'est pas reconnaissable, il ne l'est par personne. S'il est pur et fort, s'il est normalement conforme à sa vraie nature, il échappe à toute singularité. Il passe inaperçu. Il est invisible.

D'autres catégories sociales, tout à fait différentes, sont dans le même cas : Tel le *saint*, s'il est parfait, que son humilité cache à l'admiration des fidèles. Tel l'*élégant*, comme disait un jour Brummell, dont personne s'il est vraiment élégant, ne doit « reconnaître » l'élégance.

Réserve qui dégénère peut-être en clandestinité, et qui pose parfois, reconnaissons-le, le problème de la lâcheté vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres.

Herder écrit : « Des cœurs virils s'unissaient l'un à l'autre dans l'amour; l'amant poursuivait l'aimé d'une sorte de jalousie pour dénoncer en lui la tache la plus légère, et l'aimé respectait le regard de son amant comme la flamme purificatrice des goûts les plus secrets de son âme ».

Est-il si ridicule, à la limite, nous le répétons, de parler de sainteté et d'élégance ?

Ah ! oui, certes, nous sommes bien loin de la « tante » des chansonniers et de la « pédale » des garçons de café ! Cet écart prodigieux, mesure l'abîme de la bêtise.

En cette affaire, comme en tant d'autres... Mais après tout, le Dr H. L. P. n'est peut-être pas si fautif : les deux mondes hétérosexuel et homosexuel sont assez profondément liés et dans des proportions aussi impressionnantes que variables : « Entre l'homme cent pour cent masculin et la femme cent pour cent féminine », etc.. (voir plus haut).

Est-il donc alors bien sage de comparer l'homosexualité à la télévision, de « sauter » délibérément les quinze années de l'en-

(1) Marc Daniel : Ils ont des yeux... *Arcadie* 19/20, p. 45.

MISE AU POINT

fance et de l'adolescence, et d'appeler à la rescousse toute cette giboulée d'accidents (dont aucun, pourtant, n'est, en principe, à rejeter) ?

Un cas particulièrement tragique, assez fréquent cependant, non évoqué par le Dr H. L. P., mais là encore, nous ne lui en faisons pas grief, c'est celui de l'ambivalence ou du bisexualisme. Moins tragique en ses résonances sociales, mais plus tragique en lui-même. L'ambivalent qui trouve à satisfaire son appétit sexuel, soit par périodes, soit simultanément, indifféremment dans l'un ou l'autre sexe, (compte tenu bien entendu de ses goûts plus ou moins limités, dans chacune des deux catégories d'êtres désirables) ne peut pas consentir à ce minimum d'idéalisation que l'amour ordinaire suppose.

En la femme comme en l'homme, il ne voit qu'un instrument de jouissance, non un être susceptible, par principe, d'être adoré, adorable par essence (dans certains cas). Pour lui, il n'y a pas l'homme ou la femme, il y a un partenaire, c'est tout. Et sa tragédie, c'est bien souvent de ne pas pouvoir aimer ces partenaires, qui ne sont pour lui que des complices, à la rigueur méprisables, et interchangeables. Son égoïsme ne s'asservit jamais à l'un ou à l'autre. Il fait souffrir; et lui-même est malheureux. Encore une raison de « comprendre ».

*
**

Si, passant du médecin, nous arrivons au critique littéraire, l'erreur encore saute aux yeux. Dès le début de son article, Robert Poulet prétend que dans la littérature ancienne, la « pédérastie » (c'est son mot !) n'apparaît que comme « un divertissement, un raffinement; non une atmosphère dans laquelle plonge toute la vie affective... L'écrivain homosexuel n'existe que de fraîche date ».

Ce jugement très aventureux résulte d'une optique spéciale, celle du XIX^e siècle, hélas ! Ce qu'il faut dire, c'est que cet écrivain-là, dans nos sociétés, porte une étiquette, inévitablement. Alors que dans les premiers siècles de notre ère, il n'était nullement catalogué sous telle ou telle rubrique, puisqu'on traitait indifféremment de l'un ou de l'autre amour. La partialité dans le présent, projetée dans le passé, explique cette erreur. Il faut encore ici renvoyer à Marc Daniel qui parle excellemment du Satyricon, d'Horace, de Catulle et de Virgile... (1). En fait de « plongée dans la vie affective », qu'on lise donc les descriptions si libres de Diodore de Sicile à propos d'Héliogabale par exemple (2), on verra si c'est « divertissement » et « raffinement » ! Disons au contraire

(1) *Arcadie*, n° 23. L'homosexuel et la société, p. 54.

(2) Citées par Roland Villeneuve dans son étude sur le fameux empereur (Dans *Æsculape* de février 1954, pp. 42-47.

MISE AU POINT

que ces comptes rendus crus et vigoureux, ces analyses sans pudeur, c'est l'Antiquité qui les a connus. Il a fallu seize ou dix-huit siècles, pour soulever un peu le couvercle de plomb qui pèse, en nos sociétés chrétiennes, sur tous les problèmes de la sexualité.

La suite de l'article est très bonne, y compris la première allusion à Arcadie (nous avons parlé de la seconde dans une note, en novembre, p. 51). Gide, Proust, rien à dire. Mais voici dans le paragraphe intitulé : « La parade foraine », beaucoup de cautèle et de préjugés... à côté de choses exactes : comment démêler tout cela ?

Il le proclame lui-même, Robert Poulet ne peut pas accepter qu'il s'agit « d'un goût comme les autres ». Il est rétif sur ce point. D'où ses inquiétudes sur les dangers de la « propagande ». Faut-il donc que les « goûts comme les autres », de tels lecteurs, soient si peu sûrs, pour que vous redoutiez tant leur glissement vers l'autre amour ? C'est aussi la remarque que fait Daniel Guérin à propos du Dr E. Bergler (1).

Quand il s'agit des voleurs, des avars, des assassins, des égoïstes ou des idiots, vous ne redoutez pas la contagion sur les lecteurs. Alors ! Et pourtant nos jeunes générations européennes sont soumises à rudes exemples, à sournoises suggestions, à vils entraînements... Elles se ruent sur leurs Vespas et dans leurs bolides de course, sur ce boulevard « du crime parfait » !... Mais cela vous inquiète bien moins que le glissement sexuel !... où est l'aberration ?

Elle est surtout, l'aberration, dans cette idée, toujours la même, qu'on devient *homosexuel*. Dans quelques cas, oui. Pour l'immense majorité, non.

Quelques lignes plus loin, Robert Poulet devient grossier : « Les boniments des bateleurs... qui chantent les louanges du tantisme... amènent du monde dans la baraque ». « Quelle erreur ! Quelle vue fautive ! Parce que ces « boniments », libèrent quelques-uns, Robert Poulet croit qu'ils convertissent des bataillons entiers de néophytes ! Mais encore une fois, toute la littérature du monde, bonne ou mauvaise, ne fera pas qu'un hétérosexuel (chien ou homme) se mette à abandonner son partenaire féminin, ni en sens contraire, qu'un homosexuel trouve du charme à la femme. Depuis le temps qu'on la célèbre, elle aurait dû avoir une victoire totale, et tout le monde aurait dû être amené dans la « baraque », la bonne, celle d'en face ». Or, ce n'est pas le cas.

Vigny l'a proclamé : « Les deux sexes mourront chacun de leur côté ».

Et ils ne se réunissent, en dépit et en dehors de toute littérature, que pour la joie la plus essentielle, la plus physiologique, la plus mécanique. Tous les enchantements de l'amour venant après, bien entendu, parfois. Robert Poulet tombe lui aussi dans la fautive interprétation de Robert Merle ou pis encore, dans cette croyance

(1) Kinsey et la sexualité, p. 62, en note.

naïve qu'il s'agit d'un « microbe qui se répand » !!! (p. 58) ou d'une mode qui gangrène la jeunesse. Rien n'est plus absurde.

Il y avait des tabous. Que ces tabous soient définitivement pulvérisés. C'est tout. Après quoi, il n'y aura aucune revendication spéciale, aucune « propagande », aucun « prosélytisme ». Et encore une fois, redisons-le rudement : « N'est pas homosexuel qui veut ! et n'est pas hétérosexuel qui veut ! ». Que chacun vive à sa manière, et qu'en littérature, il raconte, s'il veut, ses amours, sans mépriser celui des autres. Comme le rappelait, après Horace, un des « bateleurs » d'*Arcadie* (1) :

Nihil humani a me alienum puto.

Au contraire, que les deux sexes ne meurent pas chacun de leur côté ! Par la liberté et l'acceptation de « l'autre » (dans un sexe et dans l'autre) travaillons à la fraternité de tous.

N'est-il pas révoltant, plus loin, de voir Robert Poulet accuser les écrivains homosexuels de « faire du camouflage », par la « substitution maladroite », de la jeune fille au jeune garçon ? Parbleu ! N'est-ce pas là le résultat des rigueurs conformistes d'une société encroûtée dans ses tabous ? Naturellement que Loti n'a pas pu écrire au masculin, *Aziyadé* (2). (Calmann Lévy lui avait refusé son manuscrit). Naturellement que Proust n'a pas pu écrire : « A l'ombre des éphèbes en fleurs » (titre évoqué par Robert Poulet). Est-ce leur faute ou celle des puritains entêtés d'orthodoxie sexuelle ? De ceux qui s'obstinent, en face des réalités, à fermer les yeux ?

Oui, M. Robert Poulet, ce sont « des amours comme les autres », ces « Oaristys », comme vous êtes si fier d'écrire, après Théocrite ! Et si vous ne pouvez pas encaisser cette grande et simple vérité, c'est que votre intelligence est bien limitée. Tant pis pour vous.

Où notre critique devient pitoyable et odieux, c'est quand il patauge (comme il peut) dans l'amour homosexuel et en souligne la « bassesse de la pratique ». Est-elle donc, cette « pratique », si différente et tant soit peu plus relevée — chez les hétérosexuels ? Votre commis-voyageur qui ramasse une prostituée avant d'aller faire ses comptes chez le bistrot, n'est pas plus raffiné, en apparence (vous le dites vous-même) que ses confrères homosexuels. Mais l'un et l'autre peuvent être des « idéalistes », obligés en effet d'être « peu regardant sur les réalités ». Ici, en cette revue, nous disons l'un et l'autre. Par charité et par intelligence des faits, de tous les faits. Car nous ne voyons pas de différences entre ces

(1) Pierre Nédra. A propos de Querelle de Brest. *Arcadie*, n° 22, page 31.

(2) Nicolas Serban : *Pierre Loti*. Les Presses Françaises. 1924, p. 61. « *Aziyadé*, un nom de femme turque inventé par moi, pour remplacer le véritable, qui était plus joli et plus doux, mais que je ne voulais pas dire. » *Fantôme d'Orient*, p. 6.

MISE AU POINT

deux misères. L'incompréhension de Robert Poulet devient alors totale. Il découvre (p. 60) que « les romanciers non pédérastes — il y en a encore — content plus aisément un viol ou un inceste que les ébats uraniens ». ! Comme vérité de La Palisse, on ne fait pas mieux ! Et puis voici le haut-le-cœur, à propos de *Sud* de Julien Green : « Songez que dans cette pièce, un homme reçoit le coup de foudre, sur la scène, au premier aspect d'un autre homme ». Alors là, il perd pied. Il délire... Il n'en revient pas. Et il fait cette découverte géniale : « Ainsi Roméo apercevant Juliette au bal des Capulets ». Eh oui ! M. Robert Poulet : « ainsi ». C'est la même chose... Mais il s'entête à vouloir faire des distinguos subtils entre le lieutenant polonais de Green et le jeune italien de Shakespeare, l'un et l'autre en face de la foudre... mais la décence exige qu'on s'épargne ici de relater de telles faiblesses intellectuelles... qui n'inspirent que la pitié... « Et pourtant », ajoute-t-il, consterné, pantois, effondré « dans la salle personne ne riait ». Il n'y avait pas de quoi rire en effet. Pas même de vous, Monsieur ! Il y aurait plutôt eu de quoi pleurer !

Et ce qui prouve qu'il y a bien de quoi pleurer, c'est que Robert Poulet finit par s'accuser lui-même de tomber dans les pires calembours (p. 61). Ayons encore la charité d'éviter les citations, car ces calembours dépassent toutes les bornes de la platitude et la vulgarité.

Il paraît que le sujet les appelle invinciblement, depuis que le roman « proustifie » (p. 61). Et c'est lui qui nous accuse (qui accuse Marcel Jouhandeau en particulier) de « tartes à la crème » (p. 61). Nous tombons bien bas. Laissons tout cela. C'est attristant.

*
**

Pour les illustrations enfin, on regrette — toujours du point de vue de la vérité — d'avoir à signaler des disproportions flagrantes qui suggèrent des erreurs graves.

Il semblait bien que ce numéro était consacré à la France. Mais en fait de caricatures sur l'homosexualité militaire, c'est l'Allemagne seule qui est mise à contribution : ce n'est pas gentil. Sans doute on a voulu ménager l'armée française, où pourtant il y a eu des destinées éclatantes, qui ne devaient rien, oh ! absolument rien, à la femme. Prudence ?

En fait de documents sur certains « magazines masculins américains », on ne nous montre qu'une photo, et vraiment timide. Alors que le foisonnement et l'audace de ces publications, n'insistent pas, dépasse l'imagination européenne. Tout se passe là-bas, aux dimensions de ce pays, soit du point de vue de la licence, soit du point de vue de la répression. Alors ? Pourquoi cette timidité ? Sans doute a-t-on voulu ménager la grande république amie. Ces intentions sont défendables, peut-être.

Mais quelles idées fausses en peuvent découler dans l'esprit du public ! Pourquoi faut-il que ces suggestions ajoutent encore des vues erronées à tant de préjugés déjà si solides ?

On alléguera que c'est le mal inhérent à toute presse. Que les magazines ne sont pas des manuels de science. Certes. Mais le *Crapouillot* est autre chose.

Et d'ailleurs, si d'aventure (imaginons-le) un numéro spécial devait paraître sur « les hétérosexuels », que M. Galtier-Boissière n'oublie pas une grande photo sur la couverture qui représentera :

Une fille soumise accolée à l'hôtel borgne, avec son souteneur qui la surveillera d'un œil mauvais, au moment où elle accoste sa prochaine victime, un vieillard solennel et salace.

Et tout de suite, disons, que cette vision serait tout aussi fausse sur l'amour « normal », que celle à laquelle nous avons eu droit.

Disons-nous qu'on ne cherche querelle qu'à ses amis ? Presque !

On aurait tellement plus attendu de M. Galtier-Boissière, ce polémiste, qui a eu le rare mérite de s'opposer toujours, avec hauteur et chic, à la presse, « la presse pourrie » (c'est lui que nous citons. (1). Et bien entendu son honnêteté, même intellectuelle, n'est ici absolument pas en cause. C'est sa négligence, sa faiblesse, son information débile, son indulgence à une tradition de bêtise, que nous stigmatisons... Lui qui a les honneurs de la Radio Nationale (« Un homme en Liberté ») et qui s'est tant plaint toute sa vie d'être brimé, et à droite et à gauche, dans la liberté qui lui est si nécessaire, à tous égards, et sur tous les plans, qu'il sache qu'*Arcadie* ne cherche pas autre chose qu'à établir une liberté capitale et vitale, dont la privation — sinon dans les lois — du moins dans l'opinion et les mœurs — fait depuis des siècles, et sous nos yeux encore, des milliers de martyrs.

On aurait aimé qu'à la veille du si courageux discours de Jean Cocteau, autre prince de l'intelligence française, et au moment du voyage à Paris de l'illustre professeur Kinsey, le *Crapouillot* ait fait un peu plus honneur à ses propres traditions. Si son numéro avait été plus équilibré, plus sérieux, moins tapageur, et si son titre surtout, avait été seulement :

« Quelques Homosexuels »,
ou « Certains homosexuels »,
ou encore « Aspects de l'Homosexualité »,

ces pages trop longues, plutôt qu'à une diatribe, auraient été consacrées à des sujets plus agréables, et souriants.

ARCADIE.

(1) Relatant une conversation intime avec Pierre Lazareff qui, lui, accepte fort bien, d'appartenir à cette « presse pourrie ». *Mon journal depuis la libération*. La jeune Parque. 1945. p. 60.

FAUT-IL BRULER GÉRONTE ?

par

JEAN KERBRAT

Je n'ignore pas, lecteurs, que seule une minorité d'entre vous aime lire ici des pages drues. Les autres ne tolèrent rien qui dérange la bienséance et le conformisme qu'ils se sont créés dans leur passion. Par leur faute il arrive à cette revue, selon l'expression du fromage de Galtier-Boissière, « de dépasser en fadeur les plus naïves romances de midinettes ». Il ne sera pas dit toutefois qu'*Arcadie* entre sitôt en religion.

NOUS ENTRERONS DANS LA CARRIÈRE...

Géronte exaspère Tircis. Qu'il se mette en col dur ou se travestisse en boy-scout, rien ne pourra contre cette aversion venue du fond de soi et promenée partout par un sang qui bout. La jeunesse appelle la jeunesse dans tout ce qui regarde les jeux et l'amour. Cela, Géronte le sait aussi; mais, sous une enveloppe sénile il dissimule, comme tout pédéraste, non une femme comme le croient les imbéciles, mais la sensibilité figée d'un enfant. Cela est profondément émouvant et c'est de là qu'il faut partir pour tenter une réconciliation.

Tircis repousse Géronte en qui il voit l'image de celui qu'il redoute de devenir. Blâmable dans la mesure où il accentue un désespoir, cet ostracisme n'en reste pas moins une affirmation précieuse de force et de vitalité. Les forces vives, toujours et partout, doivent vaincre la contrariété et repousser l'accommodement.

LA MAISON D'EN FACE

Privés d'usages en matière amoureuse, il n'est pas mauvais que les homosexuels s'inspirent de ceux de la maison d'en face. Nul plus que Géronte n'abhorre les vieux beaux qui courent la chair fraîche; le rapprochement d'un sexagénaire et d'une girl lui soulève le cœur. Que ne se voit-il allonger vers son voisin de bar son genou cagneux ! Que ne voit-il sa main ridée sur une jeune nuque ! Je sais bien qu'il n'a conscience ni de sa main ridée ni de son genou scrofuleux. Il est le seul. Géronte, mon cher ennemi, si évidente que soit ta singularité, n'aie garde d'oublier que tu ressembles éperdument au grand-père d'en face. Son savoir-vivre doit inspirer le tien.

LES CAS PENDABLES

Ils sont la majorité. Ce jeune homme que recherche Gêronte, il est bien rare qu'il le trouve à son goût. Quand se produit ce miracle qu'un jeune homme lui manifeste de l'intérêt, c'est souvent Gêronte qui se dérobe le plus méchamment du monde. Ici le nez est trop court, là le style trop populaire. J'ai vu Gêronte « écœuré », d'un magnifique animal de dix-huit ans. D'autres fois Gêronte se dérobe parce qu'il faut payer à boire, voire à diner. Son amour est inversement proportionnel à ses dépenses. Comme s'il n'était pas juste que paient ceux qui possèdent, face à ceux que leur âge garde impécunieux. Mais Gêronte, bien que plusieurs fois millionnaire, traverse Paris à pied pour économiser l'autobus. Il ne répugne pas à Gêronte d'être quelquefois odieux : ce garçon qui passe dans la rue lui est parfaitement indifférent, mais que l'un de ses amis en fasse la conquête, il lui deviendra aussitôt indispensable. Dans l'instant où il jurera sa loyauté, il avancera sa main sous la nappe. Rabroué, il ira se coucher et s'extasiera sur ses photographies en marmonnant l'antienne : « Personne ne m'aime... ».

PERSONNE NE M'AIME

Ce jeune homme que tu dédaignes comme celui-là que tu convoites avec la désinvolte autorité d'un pacha, t'es-tu demandé ce qu'ils pensent de toi ? As-tu bien mesuré la mansuétude qui les inspire et parfois la pitié ? La honte devrait quelquefois te venir de vouloir mêler ton inaptitude à leurs jeux physiques ou intellectuels. Le roi, c'est la jeunesse, et les vrais privilèges, elle est seule à les dispenser. Quant à toi Gêronte, tu sais bien que rien n'y fera plus : ni le maquillage à la glace, ni les knickerbockers. Tu es en train, prends-y garde, de rancir dans ton vice, de tourner à l'aigre, de ruminer ton passé fictif. Et puis, ne te fais pas plus brave que tu n'es; ce galopin auquel tu aspiras, quels hommages pourrais-tu lui rendre ? Ta virilité, ta passivité même, sont devenues aussi rares que les éclipses du soleil et tout se passe là-haut, dans ces méninges brouillées comme des œufs et dont les ratiocinations n'émeuvent plus ni ta chair ni ton âme.

ELOGE DE LA VIEILLESSE

Que de Gêrontes agréables pourtant ! Drôles, cultivés, retenus, remplis d'une bonne malice généreuse... Que de Gêrontes auprès desquels la jeunesse aime faire halte et s'instruire ! Que de Gêrontes qui vieillissent bien et qui donnent l'envie de vieillir comme eux ! C'est qu'ils ont accepté d'être de leur âge et ne disputent plus aux jeunes les hardiesses qui ne leur vont plus.

FAUT-IL BRULER GÉRONTE

A l'automne de ta vie, Gêronte, te voilà aisé et dans tes meubles. Tes murs sont tapissés de livres et ton cœur de souvenirs. Sur ta table traident des prospectus de voyage. Tu te sens une sagesse et une culture enviables, maints jeunes gens te visitent qui viennent t'emprunter un livre, monter dans ton auto, se rassembler autour de ta table, rassurés une fois pour toutes par la loyale reconnaissance que tu as faite que tes désirs (les vrais, pas les cérébraux) sont morts et que ta vieille patte ne viendra pas leur donner la chair de poule. L'occasion se présente toujours pour saluer un petit réveil des sens; penche-toi sur ton passé : es-tu vraiment resté en panne un jour que le désir te mangeait le sang ? Et puis Dame Nature (cette belle dame que les moralistes, pourtant normaux, dédaignent tant) a donné le jour à un contingent important de jeunes gens que seul inspire l'amour de l'être mûr et vieillissant...

Celui dont le nom est dans toutes les bouches ces temps-ci a écrit qu'à un certain âge ces choses n'étaient que turpitudes. Il entendait la tenace obsession que le vieil arbre n'a pas su secouer, la tenace prétention surtout. Mais il ne jetait pas l'interdit sur les appetits légitimes de G  ronte, ses appetits et non ses manies.

G  ronte mon cher ennemi, personne ne t'engage à te faire ermite. Aussi bien ne le pourrais-tu pas. L'on réclame de toi que tu cesses de contrarier la jeunesse et retournes à tes chères études.

J. K.

EN SOUSCRIPTION

LES AMOURS DISSIDENTES

Roman de 232 pages de BORIS ARNOLD

A PARAITRE DEBUT 1956

Edition numérotée : 900 F

Edition courante : 525 F

UN CONTE DE NOEL

par

YVES CERNY

— I —

J'avais vingt-sept, vingt-huit ans et travaillais depuis quelque temps à Marseille. Mon emploi, que je dominais aisément, m'occupait peu et me préoccupait encore moins. En dehors, j'avais très vite été incorporé dans un groupe de garçons et de filles qui avaient plus ou moins mon âge, étaient presque tous appariés et partageaient leurs loisirs entre des bavardages, qu'ils croyaient intellectuels et d'avant-garde, et des excursions dans les calanques ou les collines voisines.

Je les rejoignais seul, d'habitude, mais ils connaissaient mon amie et savaient que des parents et des heures de travail également incommodes ne lui permettaient pas de venir avec nous.

Nous nous rencontrions, Fanny et moi, près du boulevard Notre-Dame, chez une camarade complaisante, dont l'appartement vieillot et compliqué avait deux entrées et des recoins, ce qui nous permettait d'être à peu près chez nous.

Que ces rencontres fussent aussi irrégulières qu'espacées, je m'en accommodais fort bien, sans que l'idée me vint qu'un amant de mon âge et de ma robustesse aurait dû se montrer dix fois — si ce n'est plus — empressé. La vérité est que Fanny devait (si j'ose dire) me relancer à chaque coup, comme elle m'avait « eu » par surprise la première fois. Mais je conciliais très bien cela avec mon personnage de garçon désinvolte et indépendant, qui se vantait de n'avoir jamais dit : « Je t'aime ! » à une fille et restait secrètement fidèle au souvenir d'une belle, exclusive et chaste amitié d'adolescent.

Me croyant « affranchi », j'étais pourtant peu informé des questions homosexuelles. Un camarade charmant, artiste lyrique et fine mouche, qui venait me voir chaque fois que ses contrats l'appelaient dans le Midi, m'observait curieusement. Je crois qu'il aurait pu, dès cette époque, me renseigner sur ce que j'ignorais, à commencer par moi-même. Mais son amitié était aussi discrète que sûre; et puis, certaine gaucherie provinciale ne devait pas lui déplaire en moi. Il savait bien qu'un jour j'apprendrais... à mieux choisir mes cravates, comme à reconnaître mes penchants. Alors, patiemment, il attendait la modulation annonciatrice d'un changement de ton !

*
**

UN CONTE DE NOEL

A l'époque où la rencontre que je vais raconter s'est produite, je logeais en meublé à trois ou quatre cents mètres de la place Castellane, près du Prado.

C'était à la fin de novembre. Après une journée ensoleillée, la brume qui s'était levée à l'approche de la nuit effilochait un voile peu à peu épaissi entre les branches encore garnies des platanes. Les feuilles, plus jaunes que vertes, entouraient les réverbères des allées et étouffaient leur lumière. Il pouvait être dix heures et l'avenue était presque déserte.

J'aime la marche et vais toujours bon train, surtout la nuit, quand le spectacle de la rue ne me distrait pas. Un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche — non par crainte, mais pour classer les ombres en catégories familières — et, même sans but précis, je passe comme celui « qui sait où il va ».

Sur l'autre rive de l'avenue, un groupe de banlieusards attendait le tram de Mazargues ou de la Pointe-Rouge. De ce côté, près de l'arrêt, il y avait un garçon de ma taille et presque de mon âge.

Quelle mystérieuse injonction me fit le dévisager, en même temps que je pensais : « Je sais bien ce qu'il attend, et ce n'est pas le tram... »

Pourtant, sous la visière cassée de sa casquette, il y avait une avenante tête d'homme — très jeune, mais *un homme* —, au regard droit, avec un rien perceptible de simple et de sain.

M'étais-je trompé ? Je l'avais dépassé sans ralentir, mais, dix mètres plus loin, irrésistiblement, je me retournai. Comme s'il n'attendait que ce signe, il se mit en marche de mon côté. Il est dans mon caractère de faire front : je l'attendis. Evidemment, il n'y avait plus de doute et les premiers mots qui m'échappèrent traduisirent mon étonnement et un blâme presque involontaire :

— Vous n'avez pourtant pas une tête à faire ça...

Il ne réagit pas et, comme inconsciemment, je l'attirai vers le lampadaire le plus proche pour mieux voir ses traits. Je retrouvai son visage de jeune homme doux et franc, avec de beaux yeux clairs qui me regardaient, déjà, avec sympathie.

— Vingt-quatre, vingt-cinq ans ?

— Vingt-six.

— Une jolie gueule, des biceps solides : je te verrais tellement mieux avec une « belle petite » !

J'avais posé mes mains sur ses bras, longs mais musclés, et je le regardais attentivement, ayant à peine souri en prononçant « belle petite » avec l'accent. Il sourit aussi.

— Pas Marseillais ?

— Non.

— Mais, tu travailles à Marseille ?

— Oui, aux Raffineries de sucre Saint-Louis.

— On gagne bien sa vie, là-dedans ?

Il fit . non , de la tête et montra, d'un mouvement du menton, ses vêtements.

— Pas dans les emplois qu'on me donne.

Il était habillé comme s'habillent les gens pauvres quand vient la mauvaise saison : en superposant leurs vêtements de l'été. A même le torse, il portait un maillot de coton de couleur rouge passée et un autre bleu-marine par dessus; puis un blouson en suédine usagé et, couvrant le tout, une vieille veste de drap gris.

Nous nous étions écartés du lampadaire et la pénombre des platanes nous entourait de nouveau. Le passage d'un tram très éclairé (le . Circulaire Corniche , je pense) m'incita cependant à chercher un abri. Il y avait, tout près, une baraque de cantonnier, qu'une bâche reliait au platane voisin, protégeant sommairement une brouette et quelques outils. J'y entraînai mon compagnon. Je remis mes mains sur ses bras. Nous étions face à face, très près l'un de l'autre.

Ce n'était plus un ouvrier inconnu et pauvre qui était ainsi devant moi, entre mes mains, presque entre mes bras; c'était un garçon de ma taille et de mon âge, qui était venu à moi comme guidé par le destin et n'avait réagi désagréablement ni à ma première phrase, pourtant peu obligeante, ni à mon tutoiement, ni à ma discrète étreinte, si ce n'est comme quelqu'un qui m'eût déjà connu, si ce n'est comme un ami.

— Cela me fait quelque chose de t'avoir ainsi devant moi... Comment t'appelles-tu ?

— Marcel.

— Et moi, Antoine, — Tony.

J'ouvris sa veste et son blouson et posai les mains sur ses flancs. Il souriait toujours, légèrement, de ses beaux yeux d'agate grise, et paraissait attendre. Alors, je voulus l'avoir encore plus près de moi et j'attirai tout son torse contre ma poitrine. Il rapprocha sa joue de la mienne et se laissa aller quand je posai mes lèvres sur son cou, entre l'oreille et les maillots. Je savourais sa chaleur, la souplesse de son corps, moins carré que le mien. J'aurais voulu rester toujours ainsi... Peut-être même me désirais-je rien de plus que cette intimité confiante qu'il m'avait si spontanément accordée.

— Je voudrais te garder dans mes bras toute la nuit. Quel malheur que je ne puisse pas t'amener dans ma chambre ! Mais ce n'est pas possible. Et toi ?

— Moi non plus, et puis, j'habite trop loin : à Arenc.

— A Arenc ? Qu'est-ce que tu es venu faire au Prado ?

— Une idée, un coup de cafard... Je ne peux pas bien le dire. C'est là que Maurice travaillait, en dernier. Je venais l'y attendre, des fois.

— Maurice ? Ton ami ?

— Oui.

— Et maintenant ?

UN CONTE DE NOEL

Il ne répondit pas tout de suite; puis, d'une voix assourdie :

— Il est mort.

Je le pris par les épaules et nous nous regardâmes longuement, sans parler. Il y avait des larmes dans ses yeux. J'approchai mes lèvres de sa joue, le regardai de nouveau et demandai :

— Tu ne voudrais pas m'en parler ? Quand on a de la peine, il est souvent bon de la confier à qui peut vous comprendre. Tu vois bien que j'ai de l'amitié pour toi !

Alors, il me raconta son histoire, toute simple, et affectueuse, et droite, comme lui.

— II —

Cette histoire, je l'écrirai, un jour, telle que Marcel me l'a dite, telle surtout qu'elle s'imposa à moi par la suite.

J'appris beaucoup de choses, ce soir-là, en cheminant avec lui le long du Prado, beaucoup de choses dont je devais comprendre, plus tard, qu'elles dépassaient, de loin, le cas particulier.

Ma première question avait été, bien entendu : « Comment vous étiez-vous connus ? » et la deuxième : « Il était comment, Maurice ? ». Après, il me suffit d'un mot, de temps en temps, pour marquer mon attention et ma sympathie ou faire rebondir un récit qui devait durer près d'une heure.

En écoutant la voix de Marcel — une voix égale à l'accent pur (il était Tourangeau) — je croyais être avant tout sensible à l'intérêt de l'anecdote et c'était bien une révélation, pour moi, que deux garçons — deux ouvriers, qui plus est ! — aient pu, pendant trois années, réaliser une telle union.

Je voyais, j'entendais vivre le mécano toulousain ardent, brun et basané, qui avait été « l'ami » de Marcel. J'apprenais qu'il l'avait abordé de façon si abrupte que ce dernier avait pu penser : « Encore un peu et j'aurais cru qu'il allait m'engueuler ! » ; pourtant, comme Marcel, je sentais que Maurice n'avait fait que donner là un premier gage de sa pudique tendresse.

Je notais que Maurice avait, pendant plusieurs semaines, offert à Marcel la camaraderie la plus attentionnée avant d'oser enfin le prendre dans ses bras et lui avouer son obsédant désir. Et je comprenais aussi que Marcel s'était montré si loyal et si constant dans son affection, qu'après tant de plaisirs et de joies, le plus grand bonheur de Maurice avait peut-être été de pouvoir se réfugier entre deux grands bras fraternels, chaque fois que l'inquiétude qui était en lui venait lui serrer le cœur.

— Il me disait : « Mets-toi comme je l'aime ! » et il voulait que je m'étende de tout mon long et que je lui ouvre largement ma poitrine. Il s'allongeait contre moi, il mettait son visage dans le creux de mon épaule et il restait ainsi, un bras en travers de mon corps, l'autre sous le traversin. Quelquefois, le sommeil venait le surprendre. D'autres fois, au bout d'un moment, il remontait un

peu pour appuyer son front à mon cou et, alors, il me parlait, il me disait ce qu'il n'aurait pas su me dire dans la journée...

Attentif, je pressentais que la question que j'avais failli poser : « Mais, dans ces conditions, lequel de vous deux ?... » ne comportait pas de réponse. Autant l'un que l'autre, sans même que l'on puisse dire tour à tour, ils avaient été l'amant et l'aimé de cette liaison, à mes yeux, surprenante.

Cependant, à la curiosité du récit, s'ajoutait — sans que j'en fusse pleinement conscient — comme un charme. Croyant que l'émoi que l'éprouvais tenait au souvenir de notre furtive étreinte, je ne réalisais pas encore que l'attrait que m'inspirait ce garçon pouvait être dû au fait qu'il apparaissait peu à peu comme le camarade dont j'avais rêvé.

Je m'en avisai, cependant, après qu'il m'eût dit que, suivant une initiative de Maurice, ils s'étaient mis, littéralement, en ménage, dans une chambre avec cuisine; car je posai à ce moment une question si naïve (« Mais... les voisins ne se sont douté de rien ? ») qu'il me regarda en souriant avec la plus narquoise gentillesse :

— Si, forcément.

— Et... vous n'avez pas eu d'ennuis ?

— ...Non ! Deux voisines auraient bien voulu faire des commérages, mais leurs maris sont intervenus. Comme mécanicien, Maurice rendait souvent service et puis le locataire d'en face avait eu besoin de nous pour emménager. Il nous appelait « l'équipe » et savait que l'équipe ne lui marchanderait pas un coup de main. Alors, il a dit à sa femme : « Fous-leur un peu la paix. D'abord, tu n'en sais rien. Ensuite, ça ne te regarde pas. Et puis, comme voisins, y a pas mieux ! ».

Nous étions arrivés au Rond-Point et nous étions assis sur un banc, bien éclairé. A ce moment, épaule contre épaule, nous pouvions n'être que deux camarades qui échangent des confidences. Marcel avait repoussé sa casquette et l'ovale de son visage, prolongé par la visière, m'apparaissait en pleine lumière, avec la tache vivante des yeux.

Ce fut le seul moment de la soirée où son récit lui permit de manifester un discret humour; mais, d'ores et déjà, je savais qu'il serait un camarade plus agréable que tous ceux que je fréquentais et tellement plus spontané ! Je calculais que je pourrais le retrouver le soir, assez souvent, après le bureau, et dîner avec lui, et le mener au cinéma. Comme Maurice l'avait fait, j'envisageais de lui procurer les vêtements qui lui permettraient de venir avec moi, hors de son quartier, au grand jour; voire de m'accompagner, le dimanche, dans les sorties que j'organiserais à Toulon, Arles, ou ailleurs.

Quelle merveilleuse chose ce serait d'avoir un camarade aussi plaisant pendant mes journées, quand je ne doutais pas qu'il serait ensuite le tendre compagnon de mes nuits !

UN CONTE DE NOEL

Tout cela, j'allais le lui dire, le lui proposer, quand, son récit terminé, nous aurions enfin tiré un trait sous le passé. Marcel s'était tu. Son visage était redevenu grave. Nous touchions à la fin. Cependant, je ne pouvais pas lui suggérer de passer outre. Je rompis le silence :

— Dis-moi... Pour Maurice, ça a été un accident ?

— Non, il est mort de maladie, après deux mois de lit; une sorte de grippe...

— ...Infectieuse ?

— Oui, je crois. Je l'ai soigné tant que j'ai pu, tant que j'ai pu... Il ne voulait pas aller à l'hôpital. Il est mort dans mes bras. Voilà.

Sa voix s'était brisée sur les derniers mots. Je passais mon bras autour de ses épaules. Il se moucha, regarda autour de lui et se leva.

— Et maintenant, Marcel ?

— Maintenant ?

J'allais lui offrir mon amitié, poser des jalons pour nos prochaines rencontres. Il déclara posément :

— Je vais me marier.

La surprise, une déception mêlée de plus d'incompréhension que d'incrédulité, me laissant muet, il me regarda et je lus dans ses yeux, non seulement qu'il était sincère, mais bien déterminé. D'ailleurs, il m'expliqua aussitôt comment les choses s'étaient passées.

C'était bien simple. Dans le restaurant où Maurice venait le retrouver, chaque soir, il y avait deux serveuses, dont une jeune femme blonde mariée avec un docker, que Maurice et Marcel fréquentaient : un homme de trente ans, robuste, bon camarade, avec lequel ils étaient allés plusieurs fois à la pêche, Maurice s'occupant du moteur, le docker des engins.

Un jour, en procédant au déchargement d'un navire, il avait été écrasé par la chute d'une lourde caisse (je me rappelais effectivement l'avoir lu dans un journal). Maurice et Marcel avaient assisté aux obsèques. Après, le tour de Maurice était venu...

Du temps avait passé. Un jour, la jeune femme avait dit à Marcel : « Demain, c'est les quatre ans de ma petite. Je voudrais lui faire un peu fête; seulement, je n'ai pas de famille ici. Alors, toute seule avec mes enfants, ce serait bien triste. Je sais que vous avez eu un grand malheur, comme moi, et que nous nous comprenons. Acceptez de venir dîner avec nous. Vous ferez plaisir aux enfants. » — car elle avait aussi un fils, d'un an et demi; la fillette ressemblait à sa maman et le petit gars, au père. « Ce sera sûrement un brave et solide garçon, comme lui », m'avait dit Marcel.

Le dîner avait eu lieu dans le petit appartement bien tenu dont Marcel, toujours si démuné, admirait le confort. Puis, on avait couché les enfants et ils avaient causé.

— Elle savait très bien à quoi s'en tenir sur mes relations avec Maurice. Elle m'a dit simplement : « Marcel, ce que je vous demande est très important : avez-vous déjà couché avec une femme ?

— Oui ! — Avec plusieurs femmes ? — Plusieurs ? Non. Deux,

exactement : une, avant le service; l'autre, pendant. — Est-ce que vous envisageriez de recommencer, comme avec Maurice ? — Avec Maurice, je recommencerais sûrement. Mais, depuis, vous savez bien que je suis toujours seul. — Marcel, je vais vous dire : je regrette toujours mon mari, comme vous regrettez toujours Maurice; mais nous ne pourrions pas toujours rester seuls, ni vous, ni moi. Alors, voyez-vous, je crois, maintenant que je vous vois ici, que — si vous le vouliez bien — pour les enfants, pour moi, ce serait de nouveau une vraie famille, ce serait de nouveau le bonheur, — et sans rien de faux et de caché entre nous, puisque nous savons tout l'un de l'autre. Les enfants ? Vous les avez vus : ils sont jeunes et bien portants. Yvonne est très affectueuse. Quant à Michel, il vous prendra pour son père et rien n'empêchera que vous ayez les vôtres, aussi. Réfléchissez. Je n'aurais peut-être pas dû parler si vite; mais il y a longtemps que nous nous connaissons. Il y a huit mois que je suis veuve; plus de cinq que vous avez perdu votre ami. Réfléchissez. Faites-moi connaître votre réponse à la fin de l'année, si vous voulez. Jusque là, je ne vous parlerai plus de rien, sauf si vous le voulez bien. J'attendrai — avec confiance, avec amitié. Bien sûr, ça me ferait grand plaisir ! et aux petits, donc... »

Nous entendions un tram approcher.

— Quelle heure est-il ? demanda Marcel.

Je lui tendis mon poignet sans rien dire.

— Il faut que je rentre, si je veux avoir la correspondance au cours Belzunce. Viens !

Il m'avait pris par la main pour m'entraîner et ce geste spontané me rendit quelque courage. L'arrêt était devant nous. Dans la deuxième voiture, il n'y avait personne, que l'employé et un matelot sur la plate-forme avant.

A l'arrière, l'un près de l'autre, je ne pus m'empêcher de reprendre Marcel par la taille. Il comprit parfaitement que, de nouveau, j'avais envie de lui, besoin de le serrer contre moi. Il ne me repoussa pas, ne fit même pas mine de s'assurer si on pouvait nous voir et pourtant, mon regard ayant rencontré le sien, je retirai lentement ma main et détournai les yeux vers la fuite de l'asphalte derrière nous.

Pour bercer ma peine, j'imaginai une petite plainte :

« La brume d'automne m'avait apporté un grand et gentil Marcel, qui avait bien voulu que je le prenne entre mes bras. Tellement confiante était sa sympathie, que j'avais pu rêver, moi aussi, de faire de lui mon ami. Mais je comprends que la même brume d'automne va me le reprendre, en me laissant seulement le souvenir mélancolique d'une heure de douce et virile amitié. Dois-je penser qu'il fallait notre rencontre pour que Marcel puisse revivre encore une fois son roman d'amour avec Maurice et lui dire un dernier adieu ? »

UN CONTE DE NOËL

Nous franchissions l'aiguillage du boulevard Perrier. Je respirai un bon coup et revins à mon compagnon :

— Je descendrai à Castellane, Marcel : c'est plus raisonnable. Seulement, j'ai une faveur à te demander. Si, un jour, tu m'aperçois en ville, n'importe où, viens me dire bonjour. Que je sois seul, ou non; avec une femme, ou non; que tu sois habillé comme ça et moi... plus bourgeoisement; viens me dire bonjour, Marcel, tu me feras plaisir. Je serai heureux de te revoir. Tu me diras si tes projets se réalisent. C'est promis, Marcel ?

— C'est promis, Tony !

— Embrasse-moi !

Maladroitement, au balancement de la plate-forme, nos deux joues un peu râpeuses se frottèrent l'une contre l'autre. Je devinai sa bouche entr'ouverte, mais ne sus pas l'effleurer de mes lèvres.

Comme le tram ralentissait, je sautai sur le trottoir et puis je restai là, à le regarder s'arrêter, repartir, disparaître.

Pourquoi n'avais-je pas demandé à Marcel, malgré tout, de le revoir ? Pourquoi ne lui avais-je pas demandé une adresse, un rendez-vous ? Était-ce bien vrai, cette histoire de mariage ? Ne cherchait-il pas d'abord, à se convaincre lui-même ? Comme son grand corps était bien venu contre le mien dès que j'en avais manifesté le désir ! Comme il aurait su m'apporter ce que je sentais, maintenant, si cruellement me manquer..

— III —

Finalement, le 24 décembre, j'étais resté le dernier au bureau : un de mes collègues avait prévenu qu'il ne viendrait pas, l'autre m'avait prié de le remplacer et le petit personnel avait demandé à partir « un peu plus tôt ».

Que les préparatifs de leur fête de Noël en fussent la cause, je ne pouvais l'ignorer et, cérémonie religieuse mise à part (il en était peu question : cela allait de soi), je situais très bien les trois sommets de leurs préoccupations : la crèche, avec ses santons; le « gros » repas, avec les treize desserts; la « pastorale », enfin, où l'on conduirait les enfants en matinée.

L'année précédente, je m'étais intéressé à tout cela avec beaucoup de gentillesse, — du moins, je le croyais. A vrai dire, l'intérêt touristique que je manifestais trahissait avant tout ma condition d'*étranger*, comme mon accent non méridional faisait de moi un « Parisien ». Et puis, on savait que je n'étais pas pratiquant et j'avais commis l'imprudence (croyant être drôle) de raconter que le premier réveillon auquel j'avais été convié — à l'âge de 24 ans, s'il vous plaît — avait eu lieu... chez le Vénérable d'une loge maçonnique !

Bref, j'étais hors de jeu et il paraissait logique à tous que je fusse de service, puisque je ne fêtais pas Noël comme les autres.

Alors, je me trouvais seul, ce soir-là, sans invitation, sans projet et, pour la première fois, peut-être, avec le sentiment de ma solitude et d'une certaine inaptitude à la supporter.

On n'avait pas à m'inviter, je le savais bien, et moins que toute autre, la seule personne qui eût vraiment désiré le faire. De la part de Fanny, m'offrir de passer la Noël dans sa famille, de ma part, accepter, c'eût été, en quelque sorte, annoncer nos fiançailles. Il n'en était pas question; il en était moins que jamais question. Fanny l'avait compris, je crois, avant moi-même, d'abord, quand j'avais ajourné notre premier rendez-vous après ma rencontre avec Marcel; ensuite, quand nous nous étions retrouvés boulevard Notre-Dame.

— Qu'est-ce que tu as ? Mais, qu'est-ce que tu as ? Déjà, l'autre jour, tu n'as pas voulu venir !

— Pas pu, Fanny, tu le sais bien.

Mon désenchantement était donc si visible? Mon mensonge banal, aussi ? J'avais espéré que notre rencontre se passerait comme tant d'autres... Son indifférence m'aurait blessé; mais j'étais mécontent de sa clairvoyance et de la vivacité de sa réaction. Et puis, le désir me fuyait et je ne savais comment donner le change. A un moment, je voulus mettre mon visage dans le creux de son épaule et mon bras en travers de son corps :

— A quoi penses-tu, me demanda-t-elle âprement, ou à qui ?

Alors, je me retournai vers le bord du lit, cherchant à cacher ma figure et mes yeux, où des larmes de dépit et d'énervement étaient prêtes à sourdre.

— Tu me caches quelque chose : il y a quinze jours que tu n'es plus le même !

Quinze jours ! Oui, cela faisait quinze jours que j'avais rencontré Marcel et que l'équilibre ordinaire de ma vie se trouvait compromis.

D'abord, j'avais éprouvé une sorte d'exaltation. C'était la première fois qu'un inconnu venait à moi et se confiait aussi intimement. Ce don, du contact humain, que je pressentais en moi, était donc réel et une preuve éclatante m'en était administrée. La difficulté, de toute évidence, était que nos routes se rencontrassent. Mais, puisque cela s'était produit, il devenait inconcevable qu'elles ne se rejoignissent plus. Marcel était maintenant de mes amis; d'un jour à l'autre, j'allais le retrouver et nos relations s'organiseraient d'elles-mêmes. Le reste était sans importance.

Mais il y avait aussi le trouble que m'avait causé la révélation de cette union totale entre deux jeunes hommes, de leur amitié, qui avait connu l'épreuve de l'amour et en était sortie régénérée. Au début, c'était comme si j'étais devenu le dépositaire d'un secret capital; ensuite, comme si mon initiation devait fatalement me conduire à un accomplissement personnel.

J'attendais le retour de Marcel; j'étais persuadé qu'il allait reparaître dans ma vie. Je le croyais si bien que je n'aurais pas voulu avoir l'air de le désirer, encore moins de le rechercher.

UN CONTE DE NOËL

Au bout d'une semaine, j'admis pourtant que je devais aller au-devant de lui et, faute de savoir précisément où m'adresser, qu'il convenait d'explorer ce quartier d'Arcenc dont il m'avait parlé. C'est le jour que Fanny avait choisi pour m'appeler et où, sous un prétexte médiocre, je m'étais dérobé.

Pendant deux heures, en vain, j'avais parcouru la principale artère et les rues adjacentes, risquant parfois un coup d'œil, le cœur battant, dans de petits cafés, des restaurants pauvres, pris entre le désir de le retrouver à tout prix et la crainte, si je le rencontrais, d'avoir l'air de mendier sa présence.

J'étais rentré découragé et la pensée que j'aurais mieux fait de rejoindre Fanny, m'était venue. C'est pour cela que j'avais accepté, comme on se jette à l'eau, le rendez-vous suivant, bien que je fusse, ce jour-là, dans les pires dispositions.

— Je ne peux pas vivre ainsi, m'étais-je dit, le lendemain. Le fil conducteur pour aller à lui, c'est la serveuse blonde qui veut se faire épouser. Je saurai le nom de son mari par le syndicat des dockers. Une fois ce nom connu, je pourrai savoir où elle travaille et, là, je retrouverai Marcel. Je n'aurai qu'à lui parler à la sortie du restaurant.

Et j'étais allé à la Maison des syndicats, où, sans trop de peine, j'avais obtenu le nom que je cherchais et l'indication de la rue où le docker accidenté avait eu son domicile. C'était derrière les Accoules. Du même pas, je m'y étais rendu, interrogeant la première femme que j'avais trouvée sur le seuil de sa porte. Elle ne savait rien et m'avait renvoyé à une autre, qui en avait interpellé une troisième à la fenêtre de son logement.

Pris entre cette indiscreète et inefficace obligeance et la question directe, agressive, d'une autre locataire : « Qu'est-ce que vous lui voulez, à cette personne ? », j'avais tout à coup perdu pied. Ma réponse sincère : « A elle ? Rien. Mais elle me permettrait de retrouver un camarade », avait sonné faux et je l'avais senti, ce dont mon interlocutrice s'était aussi avisée, me répliquant, avec un regard aigu, que je ferais mieux de chercher ailleurs.

Aller attendre Marcel à la sortie des Raffineries ? J'y avais pensé. Mais, à quelle heure et à quelle porte ? Et à qui demander les indications qui me permettraient d'agir — si possible — à coup sûr ? Aussi, comment me présenter à lui, comment lui dire ce long cheminement de ma pensée pour justifier, en fin de compte, cette extravagance ?

...Et il y aurait bientôt un mois que j'avais rencontré Marcel, un mois que j'attendais son retour...

*
**

J'étais donc resté seul au bureau, en cette veille de Noël, « puis-je que je n'avais nulle autre obligation, avait proclamé le directeur,

que celle de m'amuser , et j'attendais qu'il fût six heures pour m'en aller.

M'en aller où ? Aucun des camarades de notre groupe ne serait au café habituel; tous, avec plus ou moins d'affectation, s'apprêtaient à sacrifier aux rites, locaux, de Noël. Alors, la Canebière, la rue « Saint-Fé », le Vieux-Port ? Une pizzeria ? Ensuite, un verre de raki chez les Grecs, un punch au bal martiniquais de la rue de la Rose, ou le cinéma « cochon », rue de la Reinarde ou de la Taulisse ? Pourquoi pas, après tout... Une soirée chez les filles, couronnée d'une bonne cuite, voilà la solution !

D'un haussement d'épaules, je rentraî dans le droit chemin : « Trêve de conneries. Demain, j'irai passer la journée à Cassis. Le tram jusqu'au Redon; ensuite, à pied : ça me calmera. Le soir, retour par le train. Finalement, ce n'est qu'un jour férié à amortir, comme tant d'autres ! Je vais téléphoner à la gare pour demander les trains qui roulent demain. Il doit y avoir un omnibus ».

— Allo ! La gare Saint-Charles ? Les renseignements, s'il vous plaît.

— Le bureau des renseignements ferme à six heures.

— A six heures ? Mais... quelle heure est-il donc ?

— Six heures vingt ! Vous trouverez tous les renseignements affichés dans le hall.

Six heures vingt ! Qu'est-ce que je fichais là, à trainer ? Je fus dehors en un rien de temps et, sur ma lancée, sautai dans le premier tram jusqu'à la Canebière; puis dans un autre, jusqu'à la gare. Les horaires ? Voici ! Un train pour rentrer de Cassis, et même de La Ciotat, si la fantaisie me prend de pousser jusque là par les crêtes ? Voilà ! Bon ! J'ai bien tout noté ? Parfait ! Alors, inutile de m'attarder. A nous, les grands escaliers, en comptant les marches pour voir s'il est exact qu'il y en a juste cent... 97, 98, 99 et 100 ! Plus le « bada », du côté où le trottoir penche. Voici le boulevard Dugommier. Je prends à gauche, à droite ? « Seigneur, votre droite est terrible ! ». Donc, à gauche.

Je posai le pied sur le trottoir et m'arrêtai, cloué. Trente mètres plus bas, Marcel montait d'un pas régulier et venait droit vers moi. « Marcel !... » C'est à peine si j'avais pu prononcer son nom. Marcel ! Ah ! quel bonheur ! Est-ce que cela ne devait pas finir ainsi ? Comme il se moquerait gentiment de moi, quand je lui raconterais mes démarches, mon attente !

Il avançait du même pas égal, toujours droit sur moi et tout souriant. Je lui souris aussi. Comme tout cela était, de nouveau, facile ! Nous prendrions un verre à côté, nous pourrions peut-être réveillonner ensemble, nous retrouver demain...

Il était habillé exactement comme le soir de notre première rencontre : sa casquette, sa veste grise, un pantalon de treillis, des espadrilles. Mais il avait l'air fort encombré. Je finis par distinguer qu'il portait un cheval de bois sous le bras droit et deux boîtes enveloppées de papier blanc, sous le gauche; et il y avait

UN CONTE DE NOEL

encore un ballon rouge, au bout d'un fil, à deux mètres au-dessus de sa tête.

La vue de ce ballon accentua mon sourire et je crus, le temps d'un éclair, que Marcel s'amusait aussi de me voir rire.

Et puis... tout se déroula très vite.

Il n'était plus qu'à quelques pas de moi. Il arriva à mon niveau, passa à longueur de bras sans même percevoir une présence et s'en alla de son pas d'automate, jusqu'à l'angle de l'immeuble, derrière lequel il disparut.

C'est l'expression de son visage qui avait retenu mon appel : une sorte d'extase, l'approche du bonheur, la certitude d'une joie qui décuplerait la sienne, la joie de ces enfants qu'il avait accepté de faire siens...

Navré, je n'avais eu d'autre geste que de tourner la tête pour le regarder passer et le voir s'en aller.

Cette fois, je le savais, c'était bien fini !

Adieu, Marcel ! et joyeux Noël, gentil Marcel, joyeux Noël...

YVES CERNY.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique
*Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

Abonnement : 1.500 F par an (imprimé)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

DER RING

Revue allemande mensuelle
Philosophie - Littérature - Photos

Abonnement : 1 an : 1 250 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

A TRAVERS L'HISTOIRE

Conférence prononcée en novembre 1954 à Arcadie

par

MARC DANIEL (fin) (1)

Et puis — le salut vint, en France, de la Révolution. Parce que, soucieux d'exclure des lois tout ce qui se rattachait trop ouvertement au christianisme, les législateurs républicains hésitèrent à transposer dans la loi nouvelle une interdiction d'origine trop ouvertement religieuse. Et puis parce que Cambacérés, chargé par le Premier Consul Bonaparte de diriger la rédaction du Code, était un homosexuel notoire (on l'appelait Tante Urlurette, et Bonaparte lui-même l'en plaisantait publiquement), et qu'il prit bien soin de ne rien inclure dans le Code français qui pût être considéré comme une condamnation de l'homosexualité.

Grâce à Cambacérés, grâce à l'anticléricisme des législateurs, grâce à la largeur d'idées de Bonaparte, la France était le premier pays du monde à rejeter la vieille loi de Constantin et à ramener l'homosexualité au droit commun. Désormais en France on punirait les attentats à la pudeur (viols, tentatives de viol) et les outrages publics à la pudeur (exhibitionnisme, actes indécents commis en public) ce qui est normal, mais les relations homosexuelles entre adultes consentants et dans un lieu privé n'étaient plus punissables.

*
**

On aimerait conclure cette causerie sur cette vue consolante, sur cette magnifique conquête intervenant après quinze siècles d'anathème et d'interdiction.

Malheureusement, l'opinion publique n'était pas Cambacérés, et si la loi française est exceptionnellement pondérée et intelligente, elle n'a pas toujours été interprétée dans le même esprit, sans

(1) Voir *Arcadie*, n° 22 et 23.

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

même parler des pays étrangers où les vieilles conceptions chrétiennes sont encore inscrites dans la loi civile, telle l'Angleterre, telle l'Allemagne par exemple.

L'opinion publique restait, après la mise en vigueur du Code Napoléon, furieusement hostile à l'homosexualité. La Restauration de la monarchie, avec le retour au pouvoir du clergé, marqua une sorte de retour en arrière dans les mœurs. L'aventure d'Astolphe de Custine, qui dut abandonner la carrière diplomatique pour avoir été le héros d'un scandale avec des militaires, est symptomatique. Les romans de Balzac, d'Eugène Süe, montrent que c'est à cette époque que la police commença à employer des méthodes ignobles pour provoquer les homosexuels et les condamner; le mot de « tante » date de cette époque, et c'est un mot de l'argot des prisons.

En fait, il semble que, dans ce règne de la bourgeoisie prétentive et bornée (qui correspond au début du règne de Victoria en Angleterre, à la tyrannie de Metternich en Autriche et en Italie), l'homosexualité fut plus que jamais poursuivie et bannie. Les écrivains d'alors n'y font presque pas allusion, ou seulement pour s'indigner vertueusement. Même les écrivains non-conformistes n'osent plus alors prendre la parole en faveur des homosexuels : si la loi ne les condamne pas, l'opinion publique se ratrape en en faisant des espèces de parias. L'hypocrisie régnante, dominante, triomphante, qui caractérise la deuxième partie du XIX^e siècle, s'exerce avant tout sur l'homosexualité — revanche posthume, et venimeuse, de la morale traditionnelle un moment jugulée par la Révolution.

C'est à cette gigantesque conspiration d'hypocrisie que nous devons l'hostilité de l'opinion publique qui persiste encore aujourd'hui dans beaucoup de milieux — à vrai dire, dans la majorité de la population. L'origine chrétienne de l'anathème est oubliée : mais considérer l'homosexualité comme un vice immonde est devenu comme une espèce de réflexe où se réfugie l'esprit inculte ou timide ou simplement incurieux de 70 personnes sur 100, sans réfléchir davantage. Par voie de conséquence, et toute base philosophique de cette condamnation étant oubliée, la chasse aux homosexuels devient, vers la fin du XIX^e siècle, un motif de chantage politique, un moyen de perdre un adversaire ou de ruiner la carrière d'un rival. Les trop célèbres procès d'Oscar Wilde en Angleterre, du prince Philippe d'Eulenburg et du général de Moltke en Allemagne, ne le prouvent que trop.

Ce que je veux souligner ici, c'est que, alors que la condamnation de l'homosexualité par les anciens Hébreux reposait sur une sorte de politique de la population — chez les premiers Romains sur un sens aigu du patriotisme — chez les chrétiens du Moyen-Âge sur une conviction religieuse profonde, — elle ne correspond, dans la société actuelle, à rien d'autre qu'à une paresse d'esprit,

à un retour traditionnel. La grande majorité de nos contemporains ne croient pas au dogme chrétien; leur attachement à certains aspects de la morale chrétienne est pure routine. Sur 1 000 personnes qui condamnent l'homosexualité, vous n'en trouverez pas deux qui puissent vous donner de leur attitude une explication cohérente et logique. Et c'est là que doit être pour nous le salut à venir.

*
**

En fait, c'est dans le troisième tiers du XIX^e siècle que s'est amorcé le mouvement qui devait aboutir, dans une large mesure, à une libération de l'homosexuel en tant qu'individu. C'est le mouvement scientifique consacré à l'étude de l'ensemble des problèmes de la sexualité, et dont les noms de Charcot, Freud, Hirschfeld, Krafft-Ebing, Moll, Havelock Ellis, sont les illustrations à ne pas oublier. Peu à peu, grâce à eux, la notion a pénétré dans les classes cultivées de la population) que l'homosexualité constituait non un crime ou une tare inavouable, mais une sorte de *maladie* respectable mais tout à fait inoffensive, et en tout cas sans aucun caractère de moralité ou d'immoralité. Peu à peu, les juristes et les magistrats, les cercles élevés de la magistrature, de la police même, se sont persuadés de ces vérités. Puis, un Proust (dans *Séquence et Gomorrah*), un André Gide (dans *Corydon*, dans *Si le grain ne meurt*) ont osé affirmer à la face de leurs lecteurs que l'homosexuel était un homme aussi digne de respect et de considération que n'importe quel autre. Et, vers les années 1920-1930, la guerre de 1914 ayant aidé à bouleverser les anciennes idées, l'homosexualité connut une période de liberté incroyable, la plus grande sans nul doute depuis l'Antiquité romaine. Cette fois l'opinion publique (en dehors des ligues de vertu, des associations de jeunes demoiselles et des sociétés officielles d'hypocrisie) semblait indifférente, ou indulgente, ou amusée. Les romans de ces années 1920-1930 le prouvent surabondamment. L'Allemagne et la France étaient à la tête du mouvement, avec, peut-être, la Russie révolutionnaire.

*
**

Pourquoi faut-il que cet âge d'or ait été si bref, et qu'un renouveau de réaction politique et judiciaire ait succédé à cette ère de libéralisme ?

Je voudrais de mon sujet si je l'analysais longuement. Mais ce que je veux dire, c'est que le comportement des homosexuels eux-mêmes y est pour beaucoup. Je sais bien qu'il y a eu, après 1930, un raidissement général des autorités policières dans tous les pays, une sorte de réaction collective ou inconsciente même dans les pays démocratiques, et que ce phénomène s'applique non seulement à la sexualité mais à tous les aspects de la vie des individus.

L'HOMOSEXUEL ET LA SOCIÉTÉ

Mais comment ne pas être persuadé que les excès du Bal de Luna-Park ont provoqué une réaction et la fermeture de ce bal en 1934 ? que les obscénités des promenoirs de cinémas et de théâtres ont obligé le Préfet de Police Chiappe à y établir l'éclairage en veilleuse — que l'étalage de la prostitution masculine sur certains boulevards a tout naturellement entraîné une surveillance accrue de ces boulevards ?

C'est le même phénomène que dans la Rome antique : l'excès même de la débauche homosexuelle (car il faut appeler les choses par leur nom) entre les deux guerres devait fatalement provoquer une réaction des hétérosexuels, qui sont, ne l'oublions pas, une majorité de 90 à 95 % dans la société actuelle.

Ajoutons à cela, en ce qui concerne la France, la vague de néo-puritanisme chrétien du gouvernement de Vichy, champion de la morale et de l'hypocrisie, et le règne, après la Libération, d'un certain parti à étiquette chrétienne, qui l'un et l'autre ont contribué à faire rétrograder l'ensemble de la législation en matière sexuelle vers une sorte de Moyen-Age ressuscité. On ne stigmatise jamais assez ces absurdes lois que vous connaissez, et qui vont à l'encontre de l'esprit même du Code civil, et qui, plus est, ne correspondent nullement à un mouvement d'opinion.

Car aujourd'hui, l'opinion publique est, dans une large mesure, amorphe et indifférente en matière d'homosexualité. Nous connaissons tous des dizaines de gens de tous les milieux qui sont indulgents, ou perplexes, et en tout cas nullement endurcis dans leur hostilité. Il dépend de nous, surtout, de les forcer au respect par la dignité de nos vies, et aussi en ayant le courage d'être ce que nous sommes. En nous acceptant nous-mêmes pour homosexuels, en ne refusant pas de l'admettre même parmi nos amis (je ne dis pas en affichant scandaleusement notre penchant, bien sûr), nous pouvons — j'en ai l'expérience personnelle — amener beaucoup de gens de notre entourage à réviser leur jugement sur l'homosexualité. C'est là la seule *propagande* que nous puissions faire, mais elle est fructueuse, je vous l'assure.

*
**

Il me reste, en concluant, à renouveler ici mon assurance que je n'ai nullement voulu ce soir choquer les convictions de qui que ce soit parmi vous. Mais il est bien évident que, si nous voulons obtenir sur le plan de l'opinion et sur le plan *légal*, notre libération, ce ne peut être qu'en tournant résolument le dos aux poncifs de la morale traditionnelle qui, pendant quinze siècles, a condamné sans appel les homosexuels, — c'est-à-dire (nommons les choses par leur nom, encore une fois), à la morale chrétienne telle que l'enseignent les cathéchismes des différentes confessions.

Que les homosexuels chrétiens recherchent, au sein de leurs

églises, une possibilité de concilier leur tendance sexuelle avec leur foi, c'est tant mieux. Mais je pense que vous serez d'accord avec moi pour admettre, à l'issue de ce trop long exposé, que notre seul et unique moyen de reconquérir et de garder notre pleine et entière liberté est, d'abord, de revenir aux sources d'une morale où le sexe ne soit pas considéré systématiquement comme fauteur de crimes, et, ensuite, une fois reconquise cette liberté, de ne pas la perdre en en faisant un usage dont puissent rougir ceux qui nous l'auront accordée.

MARC DANIEL.

VENNEN

Revue du Danemark et de la Scandinavie

Parution mensuelle

Photos - Dessins

(articles en danois, allemand, anglais)

Abonnement : 1 an 2000 F. F. (P. O. Box 809 Copenhague O.)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

LE JOURNAL D'ANDRÉ GOUDIN

HISTOIRE DE NICOLAS

Cher André Baudry,

Vous m'avez demandé, pour Arcadie, ces extraits de mon journal intime où je m'efforce de dessiner la figure charmante d'un petit garçon de café polonais.

Je ne vous ai pas caché que je trouvais cette bluette bien peu épicée pour nos amis arcadiens. J'entends déjà mon charmant ami Guillot de Saix, qui trouve mon âme trop fraîche, qualifier mon récit de « songerie pour première communiant » !...

A mes craintes, vous avez répondu par ces mots : « Il faut publier ces pages. C'est toute une histoire. Une histoire d'amour, de tendresse, de confiance, de « retours » sur soi-même. Votre Nicolas est vivant; il évolue. C'est là un document. »

Je vous livre donc cette songerie que vous avez aimée, en m'excusant, auprès de vos lecteurs, d'avoir plus de sensibilité que de talent, plus de cœur que de sens.

A. G.

8 septembre 1954.

Noter tout de suite, pendant qu'elle est encore fraîche, cette impression de douceur et de mélancolie amoureuse...

Sortant de mon bureau (où je suis très indépendant), je viens d'aller acheter des cigarettes à la gare. Naturellement, je n'ai pu m'empêcher de m'offrir un porto au café d'en face, sur le zinc. (J'aime chiper à la vie quotidienne ces mille petits plaisirs qui lui donnent tant de prix.)

Nicolas, le garçon de café d'origine polonaise, qui est doux comme Chopin et beau comme un ange noir, m'apprend que le service militaire l'appelle en Allemagne, pour quinze mois. Devant ses jolis yeux tendres et malins, je sens tout à coup combien cet enfant me plaisait. Une mélancolie délicieuse m'envahit, et je cueille le fruit de mes renoncements. Ce jeune garçon (il aime les femmes) m'a souvent fait comprendre qu'il ne tiendrait qu'à

moi... Il est vrai qu'il m'a toujours vu au comptoir, c'est-à-dire coiffé, et que mon chapeau, en cachant ma calvitie, m'allège de pas mal d'années. Nicolas m'a même dit, un jour : « Je connais la vie, malgré mon jeune âge, et la vôtre ne me choque pas. Si vous le voulez, nous parlerons de tout cela, un samedi, chez vous... ».

Mais je suis trop fier d'un bonheur paisible et honorable, assez chèrement acquis. Au surplus, j'aime mon petit Roger et le mensonge me fait horreur. Je me connais : j'ai refusé cette visite qui n'aurait pu se terminer que par une affreuse déception (chez Nicolas) ou par un grand amour (chez moi).

J'ai cependant continué de le voir, de bavarder affectueusement avec lui, de lui offrir des cigarettes. Cigarette... baiser caché, que l'on glisse entre les lèvres de l'autre.

Au début, Nicolas paraissait étonné, vexé même... Doucement, je lui ai fait comprendre que dans le terrier des trois lapins heureux (mon vieil ami Cricri, Roger et moi) il n'y avait point de place pour un petit renard, fût-il le plus joli du monde !

Mais, aujourd'hui, j'apprends que le petit renard s'en va pour de longs mois, et j'en ai de la peine, je l'avoue. Je pense à d'autres qui, moins délicats que moi, souilleront peut-être mon joli petit dieu polonais. Je pense à ses poumons malades, à sa santé fragile, et j'aimerais tenir dans mes bras, sans que mes mains descendent jamais plus bas que son cœur, le grand gosse tendre qui me disait si joliment : « Je suis très sentimental, vous savez. J'ai besoin qu'on me dorlote. »

Mais ma plus douce récompense d'une sagesse — que d'autres trouveront idiote — c'est qu'en songeant à tout ce qui aurait pu être, je savoure une joie amère et triste, faite de tout ce qui n'a pas été.

*
**

9 septembre.

Ce matin, je ne suis pas très fier de moi. Le jeune garçon dont je parlais ici, hier, m'avait dit : « Demain matin, je tâcherai de venir de bonne heure chez M... Je ne veux pas partir sans vous dire au revoir. J'en aurais trop de peine. »

M... c'est le nom du propriétaire du café, face à la gare, où je viens bavarder tous les matins, avant de me rendre à mon bureau. J'y bois un café arrosé de calvados, étant quelque peu alcoolique par mélancolie. La patronne, une femme d'un certain âge, est charmante : elle me donne du persil et de l'estragon. Son fils Claude, un garçon sympathique, lit beaucoup, sort beaucoup, et ne craint pas, du haut de son comptoir, de se pencher sur les problèmes de l'homosexualité. Bref, un garçon plus intelligent que son commerce.

Tout à l'heure, non sans avoir beaucoup hésité, j'ai glissé un

JOURNAL

billet de mille francs dans ma poche. Un jeune soldat a toujours besoin d'argent, et je pensais remettre discrètement ce billet d'un amour platonique à mon petit Chopin de pacotille.

Lors, buvant mon café au comptoir, je me suis regardé dans la glace voisine. O ces salons du pauvre, tout scintillants de glaces aux serpents de néon !

Je me suis regardé : le front en sueur collant au cuir du chapeau, la joue gauche balafrée par le rasoir, un col de chemise trop étroit, une cravate triste et mal choisie... Je me suis trouvé affreusement laid. Lorsque je me déplais ainsi, mes pensées se font mesquines et mélancoliques. J'ai presque regretté mes mille francs !

Oui, je me suis trouvé laid, et j'ai bu mon café en hâte. Puis, je me suis enfui comme un avare, sans attendre Nicolas, plein d'une joie morbide qui me salissait l'âme. Et dans cette joie de pauvre, il y avait le dégoût de mon visage et le plaisir de garder ces mille francs que j'avais voulu donner à un amour qui ne vaut pas deux sous !

J'ai donné cet argent à mon petit Roger qui va sûrement se payer un flacon de lavande Yardley, et moi, je ne garderai que le triste petit parfum d'une aventure hybride, où j'aurai joué le rôle d'un Corydon falot et d'un Harpagon d'opérette !

*
**

10 novembre.

A. B... va être content ! J'ai revu celui qu'il nomme « votre petit Polonais ».

Hier soir, un vélo rase le trottoir et stoppe presque contre moi. Un jeune et charmant visage me sourit : c'est Nicolas. J'avoue que ce sourire m'est allé droit au cœur. Ou droit aux sens ? Je me le demande.

Je n'avais pas remarqué Nicolas, et c'est lui, comme jadis, qui est venu à moi. Je suis toujours surpris quand un beau jeune garçon semble prendre plaisir à ma compagnie. Le cadeau me paraît trop magnifique; je le contemple avec les yeux d'un petit pauvre à qui l'on offrirait un train électrique...

J'ai raconté, dans ce journal, le brusque départ de Nicolas, il y a deux mois, pour accomplir son service militaire en Allemagne. Il a été tout de suite réformé, ce qui m'avait beaucoup inquiété. (Je rappelle qu'il est tuberculeux). Ne pouvant plus reprendre son métier de garçon de café, trop pénible parce qu'il l'oblige à se coucher tard, il est entré dans je ne sais quelle entreprise. Il se spécialise vaguement dans l'électricité, et m'a conté, hier, qu'il allait dans la campagne installer des lignes électriques. Il a repris du poids (4 kilos, me dit-il) et je lui ai trouvé bonne mine. Oh ! cette joie très tendre que donne la santé sur un visage aimé !

Ce travail d'ouvrier ne plaît pas à Nicolas, qui est terriblement coquet. Il s'est excusé de ne pouvoir accepter de prendre un verre avec moi, se trouvant trop mal habillé !

Dès que sa santé sera meilleure, il espère reprendre son métier de garçon de café. A ce sujet, je note, en passant, que Nicolas n'est pas du tout le garçon de café classique, obséquieux et mou, que l'on pourrait imaginer. Je me suis maintes fois amusé à le regarder servir : il le faisait avec une nonchalance de petit prince poitrinaire, rabrouant presque les filles d'usine que sa beauté excitait, et me laissant lui mettre une cigarette dans la bouche, sous leurs yeux rageurs, non avec une grâce équivoque, mais bien plutôt avec l'air d'un bébé qui accepte un bonbon. Aucune mièvrerie dans son attitude; simplement la gentillesse blagueuse et un peu canaille d'un garçon qui me savait amoureux de lui, s'étonnait de ma réserve, s'en agaçait peut-être, et jouait avec mon cœur comme le chat avec la souris.

Nous avons bavardé, au bord du trottoir, hier soir, mais plus avec les yeux qu'avec les lèvres. Oh ! je ne veux pas dire que... (D'ailleurs, je n'ignore point que Nicolas a une maîtresse bien plus âgée que lui, une espèce de goule qui le suce jusqu'aux poumons.) Mais il est évident que ce garçon trouve je ne sais quel plaisir aigu dans notre camaraderie amoureuse. J'en reviens toujours à ma réserve qui l'étonne et semble l'énerver.

En regardant sa petite bouche où le sourire me fait penser à une rose de Noël, il m'est venu une idée : j'ai la maladie et les malades en horreur. Pourtant, si j'étais moins sage, je sens que ce serait pour moi un grand bonheur, une jouissance saignante, que de prendre les lèvres de mon petit poitrinaire dans les miennes...

Au moment de nous séparer, Nicolas m'a dit :

— Voulez-vous que nous prenions l'apéro ensemble, samedi prochain ? Je vous attendrai à onze heures, au petit tabac d'en face.

Et, avec coquetterie, il a ajouté :

— Et je ne serai pas en ouvrier, comme ce soir. Je me ferai beau !

Que ce soit lui, et non moi, qui ait proposé ce rendez-vous, m'a été d'une infinie douceur. Rien de laid dans tout cela. Mon gentil petit Chopin de bistrot, je me le joue, pour moi seul, comme la Valse du petit chien.

Les lignes qui précèdent, je les ai écrites ce matin, à 9 heures, en arrivant à mon bureau. Je viens de déjeuner, il est une heure et demie et, de nouveau installé devant ma chère petite machine à écrire, je pense à Nicolas et je me pose cette question : ma réserve, ma sagesse (?), ma délicatesse, tout cela qui semble si charmant sur le papier vert de mon journal, ne serait-ce pas uniquement de la peur ? Une sale peur de type moche ? Peur de ma calvitie lorsque j'ôte mon chapeau, ce chapeau qui cache mon front dénudé au profit de mes yeux doux et rieurs, et qui me

JOURNAL

rajeunit de dix ans. Nicolas ne m'a jamais vu que tête couverte (couvrir ceux qui sont nus...) et j'imagine trop bien son désappointement s'il me voyait tel que je suis, le front nu comme un vers de Valéry, de rares cheveux follets se soulevant sur mon crâne de poussin malade !

Ma calvitie, au fond, c'est le nez de Cléopâtre. C'est une chose bête comme la fameuse pensée de Pascal.

Le vrai drame, ce n'est pas notre vieillesse; c'est la jeunesse des autres.

Je l'ai écrit maintes fois dans ce journal : la jeunesse ne m'attire pas. Mais ce qui remet tout en question, c'est lorsque moi j'attire la jeunesse. Et, chose étrange, cela arrive. Il y a, chez certains jeunes garçons (ils ne sont pas nombreux, je pense) une sorte de myopie de l'âme. Ce sont les plus tendres, les plus délicats. Parce qu'ils ont besoin de tendresse, de douceur, de chaleur humaine, ils ferment volontiers les yeux sur la fatigue d'un visage. Musiciens du cœur, ils aiment à noter la mélodie de leurs rêves sur la portée de rides d'un front. Rien de plus dangereux que cette myopie provisoire car, lorsque la vue revient, lorsque la mélodie a été trop chantée, quel réveil, quelle désillusion !

J'en ai connu beaucoup, il y a cinq ans, de ces jeunes garçons qui m'ont aimé (la plupart, des artistes), que j'ai fait pleurer et qui, au matin gris d'une première et unique nuit d'amour, ont trouvé leur amour muet sur le lit défait d'une chambre d'hôtel. L'ami très doux dont ils aimaient les yeux, l'ironiste dont ils aimaient l'esprit (de l'esprit de vin, car alors je buvais beaucoup !), le poète (?) dont ils récitaient les vers au *Lapin à Gill*, ou ailleurs, avait cessé de vivre. Ils ne découvraient plus, sur l'oreiller, qu'une tête à demi-chauve, un visage ravagé par le plaisir et la crainte, et deux yeux angoissés qui pleuraient à leur tour... Aujourd'hui, dans ma peur de l'amour, il y a le regret de ce que j'ai été et l'horreur de ce que je suis.

Non, décidément, mon cher petit Nicolas, mon gentil petit bonhomme de comptoir, si je dois jamais t'embrasser, ce ne sera que sur ce papier vert de mon journal où je puis me permettre de prendre ta bouche en rêve, sans craindre que ta main crispée par le plaisir ne s'égare sur un crâne chauve...

*
**

13 novembre.

Samedi tantôt. Scul, dans ma petite cuisine. Très pur. Même plus la force de rougir, et, sur la fenêtre, mes beaux géraniums rougissent pour moi.

Ce matin, j'ai bu un verre avec Nicolas. J'étais un peu en retard. De loin, j'ai vu Nicolas ressortir du tabac où je n'étais pas, avec un petit air inquiet qui m'a charmé. Soudain, il m'aperçoit. Il

se précipite, traverse la rue, m'offre son joli visage souriant, et cependant, toujours un peu triste.

Nous nous installons à une petite table, tout au fond du bistrot. Je le regarde et je suis un peu déçu. Il a légèrement engraisé et arrondi ses angles souffreteux. Sur sa joue droite, une petite loupe : juste ce qu'il faut pour émouvoir, le jus de citron dans la tasse de thé. Un baiser sur cette loupe serait acide et exquis. Mais ses yeux sont toujours verts et scintillants. J'y crois voir un triste petit village de Pologne sous un ciel plein d'étoiles.

Nous causons en fumant. Il y a deux jours qu'il a « plaqué », sa folle maîtresse, celle que je nommais : sa goule. Il a rencontré une jeune fille de dix-huit ans. Demain, dimanche, il déjeune dans la famille de la donzelle. Voici, à peu près, notre dialogue :

— Elle est jolie ?

— Elle est *gentille*. Je crois que c'est une bonne fille...

— Et... elle est élégante ? (Question perfide. Je sais qu'il est lui-même très élégant, qu'il adore la toilette.)

— Élégante ? (Rire un peu gêné. On le mangerait de baisers !) Oh ! pas trop... Elle est surtout classique (?). Mais je la dresse, vous savez. Des fois, ça finit par une dispute.

— Vous pensez l'épouser ?

— Je ne sais pas. Peut-être... Je suis si seul, vous savez. Je ne peux pas passer ma vie, tout seul, dans une chambre d'hôtel.

Je le regarde, et je vois une immense mélancolie dans ses yeux. J'ai envie de l'embrasser, de boire de la rosée d'apéro sur sa bouche. Succède un long silence qui me gêne. Alors, je dis bêtement :

— Bientôt, je verrai mon petit Nicolas marié.

— Et peut-être papa ! (Il rit comme un gosse.)

— Cela vous plairait ?

— Oui. Un petit enfant, c'est gentil. (Il en faudrait peu pour lui faire dire que c'est plus gentil que la mère !)

Pendant une demi-heure, dans la pénombre de ce bistrot, nous nous parlons par de grands silences, et nous nous taisons par de petites phrases cousues de fil blanc.

Mais vient le moment de nous séparer. Alors, je me dis que son mariage va mettre un point final à cette pauvre petite aventure qui n'est riche que pour moi. Si je lui avouais que je l'ai beaucoup aimé ? Qu'est-ce que je risque ? Je ne lui demande rien ; j'avoue, simplement. Et, brusquement, je me jette à l'eau :

— Nicolas, vous savez que j'écris dans une revue... un peu spéciale. Je crois vous en avoir déjà parlé ?

— Oui.

— Je vais sans doute vous étonner... Figurez-vous que j'ai écrit des choses sur vous.

— Sur moi ? C'est vrai ? (Ses yeux verts luisent de plaisir.) Alors, vous me ferez lire ce que vous avez écrit ?

JOURNAL

— Jamais, mon petit Nicolas. D'abord, c'est une revue littéraire et vaguement scientifique... ça ne vous amuserait pas ! (Science, que de mensonges on commet en ton nom !)

— Vous croyez cela ? Eh ! bien, je ferai tous les libraires de Paris, je regarderai tous les noms, et je finirai bien par trouver le vôtre ! (Il est très excité, ses joues sont roses, ses yeux fourmillent d'étoiles.)

— Nicolas... puisque vous allez vous marier, puisque nous ne nous verrons peut-être plus jamais, j'ai envie de vous avouer une chose... Mais vous ne vous fâchez pas ?

— Avec vous ? Jamais ! (Ah ! comme il a bien dit ça !)

— Nicolas, mon cher petit Nicolas, j'ai toujours eu pour vous un sentiment très tendre... Je pense que vous le saviez, que vous l'aviez deviné ?

— Bien sûr. Je ne suis pas aveugle !

— Nicolas, je ne suis pas un vicieux. Je suis ce genre d'homme un peu idiot qu'on appelle un poète. C'est pour cela que je me suis contenté de vous aimer de loin, comme dans un rêve... Vous me comprenez ?

— Oui.

— Et puis, Nicolas, je savais que vous aimiez les femmes, que vous aviez une maîtresse... c'est pour cela que j'ai préféré me taire. Si je vous avais embêté, je crois que vous m'auriez salement envoyé promener, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Ah ! comme il a joliment dit ce : « qu'est-ce que vous en savez » !

Que puis-je écrire de plus, à présent ? Oui, en vérité, je n'en saurai jamais rien, et son adorable réponse laisse une porte ouverte à mon rêve charmant. Je me sens tout embaumé de regrets, et cela m'est plus doux que de vivre.

Je l'ai laissé partir sur son équivoque réponse (il semblait un peu déçu) et j'ai regardé sa petite bouche pâle et sensuelle, pareille à une rose de Noël. Froide petite rose si peu rose, que mes dents n'effeuilleront jamais.

Nous nous reverrons dimanche prochain, dans le café où il doit faire « un extra ».

*
**

22 novembre.

Hier, dimanche, revu Nicolas au café de la gare, où il faisait un extra. Il est heureux : il a trouvé une place de pompiste dans un garage de l'avenue. Je dois avoir l'esprit mal tourné, car le mot « pompiste » m'a fait rire. Malgré moi, j'imaginai des choses... Je n'ai pu m'empêcher de le dire à Nicolas qui a bien ri et m'a regardé drôlement. Il m'a dit gentiment : « Je commence mon travail à 9 heures du matin. Ainsi, je pourrai vous voir passer tous les jours. »

Même le plus sincère d'entre nous se prend parfois à mentir quand il écrit. Le charmeur de mots charme ses maux. Dimanche, je me sentais des yeux d'insecte et, en regardant Nicolas, je songeais à tant de pages de ce journal où il apparaît comme un petit dieu. Quelle folie ! Mais non, Nicolas n'est qu'un gentil petit garçon de café, un peu voûté, un peu triste, un peu plus délicat que d'autres, et aussi un peu ambigu. Mais il va se marier (comme tout le monde !) et engendrer (comme tout le monde !). Pauvre cher garçon ! Je lui donne rendez-vous dans quatre ans, et je vois d'ici sa triste gueule. Le poumon sain, la figure molle, une dondon au bras et deux morveux à chaque main... voilà ce que la vie normale (suivant une expression chère aux imbéciles) aura fait de mon petit Chopin de rêve !

*
**

24 novembre.

Mes yeux ont la folie des grandeurs ! Je viens de bavarder avec Nicolas pompiste. La fameuse casquette d'amiral que, ce matin, j'avais vue de loin toute chamarrée de galons d'or... est tout bêtement une casquette du genre casquette russe, très haute, très en forme, mais sans ornements. J'en riais tout seul, sur l'avenue.

Gentil Nicolas, je vais le voir tous les jours, à présent, puisque son garage se trouve sur ma route...

J'ai noté ceci, qui me semble peindre à merveille l'âme féminine de Nicolas :

Je marchais sur l'avenue et je m'approchais du garage, lorsque je vis, à cinquante mètre environ Nicolas qui venait de faire le plein d'essence d'une voiture; il était nu-tête. M'apercevant, il me fit un signe et disparut. Lorsque j'arrivai au niveau du garage, il était devant moi, sa belle casquette coquettement plantée sur le coin de l'œil...

— Elle me va bien, n'est-ce pas ?

La question était posée sur ses lèvres comme un petit serin chanteur. Ah ! ces enfants ! Ils croient aimer les femmes parce qu'on ne leur a jamais appris la rude et savante volupté de leur propre corps. Mais il y a tant de féminité en eux, qu'il suffirait d'un homme un peu moins scrupuleux que moi pour qu'ils jouent l'amour à pile ou face...

(A suivre.)

ANDRÉ GOUDIN.

LES NOURRITURES TERRESTRES

d'ANDRÉ GIDE (suite) ⁽¹⁾

par

JEAN-JACQUES THIERRY

Dès l'aube de sa carrière, André Gide voulut composer de sa personne une figure, pas absolument mythique, mais soumise à de strictes exigences esthétiques, — ce n'est plus un mystère pour nous. *Crée de toi, impatientement ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres*, lisons-nous à la fin de l'envoi qui termine *Les Nourritures*. Gide pressentit la grandeur de ce dessein et ce qu'une légende méritée lui vaudrait de survie, — ou plutôt, le symbole de sa vie à venir et l'élégance de sa nature l'invitèrent à conduire son personnage dans les voies surveillées de l'idéal. Pour satisfaire à cette haute ambition, et pour que fussent plus évidentes les vertus qui ornèrent sa grande âme, il sied de reconnaître que l'absence charnelle de Gide était requise. Ainsi, quand parut, en 1896, le fragment des *Nourritures* intitulé *Le récit de Ménalque*, commença de se buriner le portrait à facettes, qu'avec une savante complaisance André Gide devait laisser à la postérité. Sans doute, rien n'est pathétique comme le désir humain de laisser derrière soi une trace; protestation délibérée contre la destruction de la mort, cet effort rapproche l'artiste de Dieu. Toutefois, l'œuvre d'art n'est pas seulement une *représentation de la force éternelle qui fait surgir des héros*, ainsi que l'a définie Maurice Barrès, mais aussi le résultat des secrètes opérations de l'esprit, qu'une névrose élective stimule. Ce qui incline certains hommes à l'œuvre d'art, c'est surtout leur volonté de se survivre dans leurs créations; la personnalité authentique ou d'emprunt — car tous ne sont pas absolument purs — qu'ils s'efforcent par là de rendre acceptable, se constitue, se réforme, comme embellie, à l'intérieur des différents personnages auxquels l'artiste prête sa démarche et transmet sa pensée. Mais, si l'amour de soi peut inciter l'homme au culte de son image, l'artiste, lui, n'a souci que de la forme incertaine de son âme. Car, hélas ! la beauté plastique

(1) Voir *Arcadie*, n° 23.

ne s'obtient pas; subitement, dans sa radieuse réalité, elle est, mais ne demeure pas, — et même un instant chargé de l'immense convoitise du monde ne peut l'user. Au contraire, c'est la durée qui affirme la continuité spirituelle de l'artiste. Dans un monde où chacun se grime, c'est le visage nu qui paraît fardé, constate André Gide. C'est bien la faute à ce paradoxe si, la classique et difficile sérénité du masque naturel, l'auteur du *Traité du Narcisse* ne put l'acquérir, en deçà de ses livres et de son aventure propre, qu'à l'aide d'une continuelle discipline, contre laquelle il sut ne point regimber. A cet homme amoureux de liberté, les commandements privatifs d'une existence publique durent longtemps peser, mais ce fut sa récompense de pouvoir capter, dans leur rigoureuse observance, les plus solides éléments d'enrichissement de sa figure immortelle. L'obéissance de Gide aux préceptes de la statuaire, lui fit d'ailleurs goûter un orgueil assez vif, trahi par cette plainte crispée échappée à Narcisse : *Ah ! Saisir, saisir un rameau d'Hydrasil entre mes doigts infatués, et que je le brise...* A présent, André Gide s'est endormi dans la posture traditionnelle qui convenait à Narcisse; avec Roger Martin du Gard, il faut lui savoir gré d'avoir su mourir aussi bien.

C'était tenter une belle gageure, quand Gide entreprit d'écrire *Les Nourritures*, à cette époque stagnante où il fallait, selon leur auteur, précipiter la littérature dans un abîme de sensualisme d'où elle ne puisse sortir que complètement régénérée, que d'instrumenter son style en une polyphonie du désir et de la sensation, en une exagération de tous ses sens, sans négliger aucun des problèmes que l'œuvre d'art suppose ou dont elle est la solution raisonnable. Cette gageure, il semble qu'André Gide l'ait gagnée. Egaré dans la décadente laideur du progrès, dont il était pourtant fort curieux, et tout entier engagé à la poursuite de cet adorable bonheur qui rayonne, il découvrit dans les *Bucoliques* un mode de vie bienfaisant, une émanation de la santé que son corps menacé réclamait, puis, exultant de sa guérison, il prophétisa, pour le petit nombre d'êtres que l'optimisme frémissant de son livre caressa d'abord, la satisfaction des revendications découvertes par la morale appropriée des *Nourritures Terrestres*. Néanmoins, s'il faut faire aux *Bucoliques* une large part dans la genèse et la source poétique des *Nourritures*, que cette influence vivifiante ne nous fasse pas méconnaître la signification ni la nouveauté du message délivré dans ce manuel d'évasion. Défaire l'effrayante démoralisation de la culture, transférer dans le regard la question d'importance, amoindrie jusqu'alors par la valeur surfaite de la chose regardée, fut l'essentiel de la tâche à quoi se dévoua Ménélaque. Pour libérer sa conscience de l'atmosphère de mensonge où elle étouffait depuis si longtemps, quelle violence Gide ne dut-il pas faire aux scrupules issus de son éducation première ! Mais, au retour d'Algérie, le reliquat de prudence huguenote qui freinait encore sa joie et l'invitait à la traduire confidentiellement, se relâcha, et, si intense était son émotion, pour un peu celle-ci

LES NOURRITURES TERRESTRES

l'eût fait cabrioler, Gide, que naguère trop de sévérité ployait. Ajouterai-je que la saveur des *Nourritures*, ce grain de grenade où se resserre le génie, devait nécessairement se dissiper, pour renaître, plus tard, en une autre saison, au profit de nouveaux êtres soucieux de s'accomplir.

Je me rappelle avoir lu, dans une excellente étude de M. Maurice Blanchot sur André Gide, que *l'ironie n'est que de la ferveur retournée*; ce point de vue ne saurait surprendre, à la lecture des *Nouvelles Nourritures*, que Gide vieillissant nuança de souriante raillerie, — je n'ose dire de cynisme —, à la manière de Montaigne. Nous sommes loin alors de la période insouciant et bénie où Ménélaque et son ombre, ce disciple aimé du nom délicieux de Nathanael, cheminaient *arcades ambo*, en goûtant aux fruits de la terre. C'est qu'en ce temps-là, s'étant avisé tout d'un coup, comme on reçoit un choc dans la poitrine, que jusqu'à ses dix-huit ans il n'avait ouvert à Dieu que son âme, Gide comprit qu'à travers ses sens, il pouvait aussi lui parler. Ensuite, ne sentant plus en lui aucune ardeur, et bien qu'à ses compagnons de plaisir il le préférât secrètement, Nathanael n'est plus pour Ménélaque qu'un camarade; à peine si nous reconnaissons en lui, après ces longues années écoulées, le Nathanael biblique, ce don de Dieu, que Jésus considérait comme un véritable israélite en qui il n'y a nul artifice, et dont Gide créa une figure pastorale qu'on remarque souvent dans *Les Nourritures*.

Dès son origine, deux courants profonds séparent l'œuvre d'André Gide et se disputent son attention : le mysticisme et le souci d'Art. Tous deux naissent à une même source, qui les fertilise et à laquelle ils reviennent régulièrement : l'amour d'André pour Madeleine. C'est de la confrontation, parfois malaisée, de ces deux tendances, que grandit leur amour, affermi dans la patience et magnifié dans le renoncement aux joies faciles. D'autre part, nous savons que Gide, du temps qu'il commençait à lire, prisait tout autant la Bible que les *Contes des mille et une nuits*. Ce défaut de discrimination et les origines ethniques de l'écrivain favorisèrent probablement ses penchants contradictoires. Né à Paris d'un père uzétien et d'une mère normande, comment voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? s'excuse-t-il spirituellement au début de *Si le grain ne meurt*. Il serait alors aussi léger d'affirmer que l'art n'a pas de visage, quand ce subtil inquiet nommé Ménélaque, prête à ses traits l'étrangeté d'un personnage cosmopolite, maniéré, enjôleur et sybarite, — que de ne pas voir en Madeleine l'artisan d'une ferveur nomade, le fil d'Ariane qui longtemps retint Gide sur les pentes désolées de l'incrédulité. Que *Les Nourritures Terrestres* aient été surtout la bouleversante action de grâce d'un jeune homme réchappé de l'horreur de la mort et un acte de foi en Dieu, n'empêche pas qu'elles ne contiennent les éléments d'un panthéisme remanié, doctrine qui épousait si bien les préoccupations humanistes d'André Gide. Contraint jusqu'à

l'âge d'homme, par les lois de Dieu et celles, non moins inflexibles, de l'Eglise, à une épuisante délectation morose de la solitude physique, comment n'eût-il pas aidé autrui à s'en affranchir ? Travaillant donc à rendre Nathanaël *plus libre et plus accompli*, Ménalque ne pouvait manquer, pour achever son œuvre de persuasion, d'employer contre les idoles érigées par la religion la capiteuse faconde dont il était doué, et à laquelle les jeunes gens prètent volontiers l'oreille, d'où qu'elle vienne.

En fait, par l'éducation puritaine qu'on lui avait donné, André Gide était tout préparé à connaître, de l'adolescence à l'âge viril, les pieux émois qu'une foi active consumait en lui, et qu'humiliaient honteusement les exigences particulières de sa nature, pourtant *châtiée allègrement*. Mais quoi que ce fût qu'elle entourât, la ferveur de Gide ne diminuait point; tout au plus, en évoluant, de religieuse qu'elle était, avait-elle acquis une réalité plus profane. Le grief caché entretenu contre lui par l'Eglise Catholique, ne serait-ce point qu'apparemment il a détourné la ferveur de sa divine destination, faisant ainsi de cette sainte disposition le véhicule d'une criminelle connivence de l'instinct et de l'orgueil ? Lorsque, en 1952, la Suprême Sacrée Congrégation du Saint Office prononça la condamnation de Gide et décréta l'inscription de toutes ses œuvres dans l'*Index librorum prohibitorum*, ce ne fut pas l'auteur de *Corydon*, ou de *Si le grain ne meurt*, qu'elle entendit frapper, ni conjurer le danger de contamination que présentent clairement aux yeux avertis des théologiens ces ouvrages jugés pernicieux; non, l'uranisme notoire de Gide n'ayant, en l'occurrence, que peu d'importance. C'est d'abord à l'auteur des *Nourritures Terrestres*, de *La porte étroite*, et surtout du *Retour de l'enfant prodigue* et de *La Symphonie pastorale*, que s'adressa la vindicte de Rome. Car Gide apparut d'autant plus coupable envers la foi chrétienne d'avoir proclamé l'individualisme humain ainsi que le droit de tout être au bonheur terrestre, et rabaisé les textes sacrés à une interprétation impie, qu'il avait reçu en apanage l'un des plus beaux génies d'expression qui se puissent concevoir. Toutefois, l'Eglise ne fut pas sans faire longtemps attendre à Gide, si peu digne d'indulgence qu'il lui parût, ce qu'elle estimait être une restriction de prestige et d'audience. Peut-être s'en remettait-elle prudemment à la justice immanente du ciel, à quelque miraculeuse intervention d'en haut, du soin de convertir, même *in extremis*, l'illustre pécheur, et d'opposer ainsi une fin orthodoxe et exemplaire à un interminable procès, où juges et partie semblaient l'un et l'autre mériter d'obtenir gain de cause ? Sans doute aussi l'Eglise croyait-elle profitable à sa politique de laisser André Gide parvenir au faite de la gloire, dût-il en coûter le salut de quelques âmes, de l'aider dans son ascension par une feinte indifférence, afin que, élevé aussi haut qu'un artiste puisse atteindre, la brutalité de la sanction canonique l'entraîne dans une chute vertigineuse, le précipite dans un lieu de silence opaque et de ténèbres, où certes ne voudront point le suivre les nombreux

LES NOURRITURES TERRESTRES

esprits encore enrôlés à sa suite, mais finalement sauvés par la vérité de la Grâce.

Avant de conclure, et pour examiner l'importance de l'apport virgilien dans l'œuvre lyrique d'André Gide, remontons à l'époque où ce dernier atteignait ses *vingt-trois ans, complètement vierge et dépravé, affolé tellement qu'enfin (il) cherchait partout quelque morceau de chair où pouvoir appliquer (ses) lèvres*. A cette époque, Gide errait encore à la recherche de l'Eden fermé, où l'érudition et le refoulement bientôt allaient s'effacer devant le radieux plaisir et la sérénité; et comme le fait remarquer M. Justin O'Brien, il cherchait en autrui, dans une œuvre encore inconnue de lui, à la fois « l'aveu d'un tourment pareil au sien » et un encouragement à céder aux molles tentations qui l'assaillaient de plus en plus. C'est alors qu'il s'éprit de Virgile, de qui il découvrirait précisément les *Bucoliques*. Passion éperdue, étonnée et ravie, qu'il subit comme une commotion, et dont les transports le conduisirent sur la voie où jamais plus ne devait balancer son désir. Je pense à ce mot d'Alphonse Allais : *Ah! comme les hommes respireront mieux, quand ils construiront leurs villes à la campagne*. Cette boutade explique que Gide ait surtout apprécié, dans les *Bucoliques*, la bouffée d'air pur qu'elles apportent avec elles; et quand nous voyons Michel, dans *l'Immoraliste*, faire offrande à son corps encore faible de tout un bonheur neuf, tiède et abondant, songeons à l'importance qu'avait aux yeux de Gide l'emploi d'une thérapeutique naturelle, fût-ce au préjudice de l'esprit que dût s'accomplir cette palingénésie.

Œuvre d'art longuement mûrie, et d'une simplicité un peu bien apprêtée, les *Nourritures* réalisent, par le lyrisme, l'impeccable traduction de la sensation. La spontanéité des mots, leur qualité et la place qu'ils occupent dans le contexte, expriment pleinement l'instant; c'est vraiment un instant de précieuse vie qui frémit et se décompose à l'intérieur des mots gonflés et gorgés de soleil. Que dire alors de la conception symboliste de la poésie intellectuelle, dont Mallarmé chercha et découvrit la clef dans cet *aboli bibelot d'inanité sonore*, sur lequel se penche encore la curiosité des exégètes. *Vous avez le secret d'une forme...* écrivit à Gide Odillon Redon, qui put, avant nous, dégager l'étonnante merveille de ce miracle littéraire que suppose la réalisation d'un chef-d'œuvre, où sont exactement répartis les matériaux dont est faite l'œuvre d'art. L'alchimie poétique nous en propose d'ailleurs toute une gamme, depuis le délicat sensualisme de Hafiz jusqu'aux voluptueux tournesols de Wilde, en passant par les trésors abstraits de la métaphysique et les étourdissants parfums de l'Hellade, qui appartiennent à une resserre où ont puisé à pleines mains les ciseleurs de vers et les *monstres sacrés* qui sont aujourd'hui l'orgueil de l'imagerie littéraire.

Enfin, il y a la littérature et il y a la vie. Rarement, les livres

amènent à la vie; ils la peignent, plus ou moins fidèlement, mais ne la communiquent pas. A chaque page, notre attente retombe, s'étiole, bientôt l'on finit par étouffer, et l'on se redit le cri de Marie Bashkirtseff mourante : *Ouvrez toutes grandes mes fenêtres, de l'air, de l'air, je veux de l'air...* Chaque livre, après tout, est rarement autre chose qu'un point quelconque sur la géographie littéraire; et même tous ne ressortent pas distinctement du nombre, car une œuvre authentique, une œuvre qui n'a emprunté nulle part, est chose rare. Cette œuvre vierge, c'est parfois le chef-d'œuvre, bien que, souvent, celui-ci se ramifie encore à quelque'autre, — mais ce n'est quand même qu'un livre. Parfois, avec le temps, le sens profond de ce livre s'atrophie, selon que les préoccupations générales de l'époque débordent la portée intellectuelle de l'auteur, ou s'en détournent. Dès lors, ce qui avait été, peut-être, l'expression d'un souci urgent, n'est plus qu'un poncif inopérant, démodé, et que l'on a tôt fait d'écarter avec ennui; ce livre n'est plus qu'un livre déjà lu. *J'écris pour être relu*, a dit André Gide. Et c'est précisément l'un des attraits des *Nourritures Terrestres*, que cette perpétuelle nouveauté qu'elles disposent devant nos yeux, et par quoi sans doute elles commencent de séduire. Ce goût de l'étrangeté, de l'inconnu, qui se fraye un chemin jusque dans les âmes les plus reculées et ne laisse plus de repos qu'on ne l'ait tant soit peu assouvi, c'est aux *Nourritures* que nos lèvres l'ont puisé.

Les fenêtres ouvertes par Ménalque, grand visiteur d'âmes, ne se sont point refermées; de l'autre côté, à la croisée des chemins, retentit encore la grande voix de *Thésée* :

J'ai fait ma ville. Après moi, saura l'habiter immortellement ma pensée. C'est consentant que j'approche la mort solitaire. J'ai goûté des biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi les hommes se reconnaîtront plus heureux, meilleurs et plus libres. Pour le bien de l'humanité future, j'ai fait mon œuvre, j'ai vécu.

JEAN-JACQUES THIERRY.

Cartes de vœux, avec un message de Roger Peyrefitte, format 13×17. Dessin de Del Boca di Villaregia, Jean Bouillet, Czanara, reproductions de toiles célèbres, de statues antiques. L'unité : 60 F. — 10 cartes : 500 F.

LES HOMOSEXUELS

Semblable au patient de *La leçon d'anatomie* de Rembrand, l'homosexuel est allongé sur la table d'opération et des docteurs au costume sévère l'examinent avec une redoutable sollicitude.

Lui, du moins, n'est pas muet : dans la première partie de l'ouvrage, les homosexuels, hommes et femmes, s'expriment dans leurs lettres, journaux et confessions. Certains de ces témoignages sont émouvants. Pourtant l'ensemble date un peu — comme ces dessins qui, dans *La science des rêves* de Freud, représentent une femme en robe 1900 qui fait uriner un petit garçon, dont la vessie inépuisable alimente un torrent qui porte un grand vapeur. Ces histoires d'un autre âge abondent en éducateurs puritains, en homosexuels portant chemise cerise et pochette jaune vif, en travestis qui ont des érections en essayant le corset de leur sœur...

Plus substantielle est la seconde partie de l'ouvrage. Des médecins et des psychologues, appartenant à des écoles différentes, tentent d'expliquer le phénomène de l'homosexualité. Mais le souci de présenter de grands noms au sommaire l'emporte sur celui d'apporter une documentation consciencieuse.

De Sigmund Freud on ne trouve qu'une étude sur un cas particulier de l'homosexualité féminine. L'œuvre immense de C. G. Jung n'est représentée que par une brève analyse de deux rêves homosexuels.

Le rapport Kinsey n'est évoqué qu'à travers les critiques d'un psychanalyste de New-York, le Dr E. Bergler. Cet épigone de Freud nous explique surtout ses propres conceptions : selon lui, l'homosexuel est redescendu au stade oral du développement psychique. Tout enfant doit un jour se détacher du biberon ou du sein. L'homosexuel, déçu par le sein ou ses remplaçants, reporte sa colère ou son dédain sur tout le sexe féminin. Il trouve sur son propre corps une réplique du biberon ou du sein qu'on lui a enlevés : son pénis. Et pendant toute sa vie il recherche la copie de cette réplique : le pénis des autres hommes. Le Dr Bergler n'étudie pas les trois facteurs psychiques indiqués par Freud comme déterminants de l'homosexualité masculine : attachement à la mère, narcissisme, crainte de castration; il laisse ignorer qu'il existe, selon Freud, des sujets constitutionnellement prédisposés à l'homosexualité. Contre Kinsey, il soutient que l'homosexualité n'est pas un instinct, mais un mécanisme de défense

(1) Editions Corrêa. 900 F.

formé par un individu occupé à fuir l'attachement masochiste pour sa mère qu'il a formé pendant sa période pré-œdipéenne. Si le Dr Bergler critique (avec beaucoup de partialité d'ailleurs) la méthode objective de Kinsey, il ne peut méconnaître l'importance des résultats obtenus par celui-ci : au moins 37 pour 100 de la population mâle des Etats-Unis se livrent à des activités homosexuelles. Mais il rejette en bloc cette statistique susceptible de porter préjudice au prestige des Etats-Unis !

Pourtant les homosexuels pardonneront beaucoup aux éditeurs de cette compilation en raison de l'article de Magnus Hirschfeld. L'éminent fondateur de l'Institut de sexologie de Berlin en 1918 soutient la thèse qui fait de l'homosexualité une question de prédisposition constitutionnelle latente en profondeur. Ses arguments sont de poids : le désir homosexuel est spontané et se fraye un chemin en dépit de la glorification de l'amour pour le sexe opposé; l'enfant qui deviendra plus tard homosexuel présente déjà des traits caractérogiques qui le différencient des autres; longtemps avant la puberté il subit une attirance subconsciente asexuelle vers la personne qui ressemble de près au type d'individu qui l'excitera plus tard sur le plan érotique; le désir pour le sexe opposé n'apparaît pas en lui; les rêves érotiques sont centrés autour de personnes du même sexe; il existe une harmonie entre le désir des homosexuels et la singularité de leur être; les mensurations entreprises par A. Weil montrent qu'il existe une différence de constitution entre eux et les hétérosexuels; l'innéité de la tendance homosexuelle ressort de son caractère indéradicable et du parallélisme entre les phénomènes spirituels qui l'accompagnent et ceux qui accompagnent la tendance hétérosexuelle (désir, joie, douleur, etc...); l'étude de l'arbre généalogique montre que l'homosexualité est une résultante hérédo-biologique; la répartition uniforme de l'homosexualité à travers tous les siècles, tous les pays, toutes les professions, montre que celle-ci est inhérente à l'organisme humain; pas une des causes auxquelles a été attribuée l'apparition de l'homosexualité (climat trop chaud et trop froid; ascétisme et satiété; célibat et polygamie... etc..., etc...) n'a résisté à un sondage approfondi. Le grand sexologue conclut en demandant aux homosexuels de s'organiser et aux gens intelligents de se pencher sur leurs revendications.

Si l'ouvrage nous donne le choix entre un nombre impressionnant de causes de l'homosexualité (désir de blesser le père; de se retirer en sa faveur; de ne pas chasser sur le même terrain... etc...) il est fort décevant en ce qui concerne le traitement. Il étudie des cas de travestisme traités par émasculatation et féminisation chirurgicales. Il signale que Meyerson a utilisé le méthyltestostérone par voie buccale, à raison de 10 mg deux fois par jour pendant une période de deux mois alternés avec une période de repos de deux mois... sans grand résultat. Mais n'est-ce pas là un attentat contre la vraie personnalité du sujet ?

Reste le recours à la psychanalyse. Nous le connaissons déjà !

Nous admettons volontiers qu'un sujet souffrant d'un conflit intérieur qu'il est incapable de résoudre lui-même consulte utilement un psychanalyste. Freud reconnaît honnêtement que guérir l'homosexualité n'est jamais facile, et que le traitement peut tout au plus rendre au sujet ses possibilités ambisexuelles. (L'ouvrage, qui se vante d'être *complet* et *objectif*, devrait ajouter que le traitement dure un an environ, à raison de trois séances par semaine à 3 000 F la séance !) Mais ce qu'il faut dire bien haut c'est que l'ambisexualité originelle de tous les êtres sexués, humains compris, étant scientifiquement reconnue, rien ne permet d'affirmer que l'homosexualité soit une névrose. Ce qu'il faut dire aussi c'est que de nombreux grands hommes ont été homosexuels (ce livre de 352 pages n'en cite pas un seul).

L'homosexuel n'a pas seulement à se défendre contre la malveillance de la foule; la sollicitude des docteurs qui l'examinent n'est pas moins dangereuse. Dans le Génie ils n'ont vu qu'une forme de la folie. Dans l'Eros platonicien, ils ne voient qu'une chasse frénétique à l'organe mâle, réplique du sein dont l'enfant s'est détaché.

SERGE TALBOT.

LES ARCADIENNES DE BOSTON

L'Amérique connut, vers 1870, toute une série de scandales et de procès au cours desquels féministes, organisateurs de séances spirites, médiums extra-lucides, propagandistes des droits de la femme, pionniers de l'union libre, traducteurs américains du *Manifeste Communiste* de Karl Marx, théoriciens du végétarisme et autres non-conformistes de tout poil, défilèrent devant les yeux étonnés d'un public qui n'avait guère soupçonné le pays d'abriter tant de sectes et tant d'excentriques. Victoria Woodhull et Tennessee Claflin, deux protégées d'un célèbre milliardaire et sportman, le Commodore Vanderbilt, furent les premières femmes à exercer la profession de coulissier sur la Bourse de Wall Street et restent en quelque sorte le symbole de cette époque si agitée. Telles Marthe Hanau avec, à Paris, *La Gazette de Franc* et *Ecoutez-moi*, ces deux garçonnnes en manches à gigot dirigeaient un hebdomadaire, *Woodhull's Weekly*, que tout New York s'arrachait chaque semaine afin d'y découvrir les tuyaux de bourse que communiquaient les tables tournantes ou pour connaître les nouvelles

(1) Henry James : *Les Bostoniennes*. Traduit de l'américain par Jeanne Colin-Lemerrier. Editions Denoël. 1 150 francs.

péripéties des nombreux procès en diffamation ou des campagnes politiques organisées par la rédaction au nom de toutes les femmes de l'Amérique. En une série de joutes spectaculaires engagées devant les tribunaux de New York, Victoria Woodhull avait en effet entrepris, et en fin de compte réussi, à démasquer l'hypocrisie de la vie privée tout à fait scandaleuse d'un des plus célèbres *clergymen* protestants de son époque, le Révérend Henry Ward Beecher, pasteur d'une église de Long Island où son éloquence éblouissait depuis longtemps le beau monde dévot de Manhattan. A la suite de ce procès, Victoria Woodhull et son amie purent même, pendant un certain temps, s'emparer de la direction de l'auguste mouvement féministe des Etats-Unis, s'exhibant alors sur les plateformes des meetings en compagnie des matrones les plus respectables de Boston qui, depuis longtemps, présidaient aux destinées de la lutte pour les droits de la femme.

De ces faits que l'historien américain Lloyd Morris relate avec tant de verve en son livre *Incredible New York*, les deux grands romanciers de la première génération du réalisme psychologique américain, Henry James et William Dean Howells, tirèrent la matière de plusieurs romans. De Howells, nous connaissons *The Undiscovered Country*, où il mit à nu, dès 1880, les procédés de certains charlatans spirités de Boston, *Dr Breen's Practice* (1881), qui est le roman de la femme médecin qui ne réussit pas dans sa profession parce qu'elle est encore trop dame, trop comme il faut pour oublier son éducation et son sexe, enfin *A Woman's Reason* (1883), où il analyse le problème de la femme qui veut gagner sa vie tout en n'ayant, comme bagage professionnel, que son charme et aucune des connaissances qui faisaient encore, dans le monde des affaires, la force de l'homme. Dans *Les Bostoniennes*, Henry James brossa également, en 1886, un tableau des milieux féministes de la capitale de la Nouvelle Angleterre puritaine.

C'était en 1871 que le grand romancier Henry James avait fait ses débuts avec son premier conte, *The Passionate Pilgrim*, suivi, en 1875, de son premier roman, *Roderick Hudson*, chronique discrète et nuancée de la passion qu'un jeune sculpteur de grand talent inspire à un mécène, et de la déception que celui-ci connaît à mesure qu'il voit son protégé se disperser et se perdre en des aventures et des plaisirs indignes de son génie. Ce thème de la passion homosexuelle que James développa avec tant de finesse dans son premier roman, il ne le reprit que bien plus tard, en 1886, dans *Les Bostoniennes*; il est d'ailleurs intéressant de constater que ce roman féminin, publié d'abord en feuilleton dans la revue *The Century*, qui avait également donné à ses lecteurs la primeur du roman *Huckleberry Finn*, de l'humoriste Mark Twain, n'eut pendant longtemps aucun succès. Lorsque James commença, vingt ans plus tard, à publier l'édition définitive de son œuvre complète, *Les Bostoniennes* n'y figuraient plus. Il en résulte que nous n'en possédons toujours que la version de 1886, puisque

LES ARCADIENNES DE BOSTON

James ne la révisa jamais comme il le fit pour tous les romans qu'il laissa réimprimer en cette célèbre « édition de New York », qui devait seule affronter la postérité.

Mais *Les Bostoniennes*, en dépit de cette condamnation prononcée par l'auteur, reste un grand roman, un véritable chef-d'œuvre du réalisme psychologique de la fin du dix-neuvième siècle, ce style que Paul Bourget représenta si longtemps et avec tant d'éclat en France. Après l'avoir pratiquée lui-même, en tant que disciple de Flaubert et de Tourgueniev, avec tant d'éclat, James abandonna d'ailleurs cette formule peu à peu, à partir de 1890 surtout, pour devenir le grand maître de la prose narrative impressionniste de langue anglaise, le précurseur de Virginia Woolfe et, en quelque sorte, l'émule anglo-saxon de Marcel Proust. *Les Bostoniennes* nous offre donc un exemple parfait de la première manière de James, puisqu'il n'en retoucha jamais le réalisme psychologique qui avait été son but depuis ses débuts, infiniment plus romantiques, dans *Roderick Hudson*, et n'y ajouta surtout aucun de ces détails impressionnistes, typiques de sa dernière manière, qui constituent la majeure partie des « corrections » apportées à ses romans de jeunesse pour l'édition définitive de son œuvre complète.

Le milieu que James décrit dans *Les Bostoniennes* est celui de la bonne bourgeoisie de Boston qui, après avoir été violemment anti-esclavagiste pendant les années de la Guerre de Sécession et surtout au cours des décades qui l'avaient précédée, cherchait désespérément, vers 1870, d'autres causes qui seraient dignes de son attention. Olive Chancellor, vieille fille trop intellectuelle, féministe et quelque peu hystérique, s'ennuie désespérément en son hôtel particulier d'un des plus beaux quartiers de la ville, et se souvient soudain qu'elle a, à New York, un vague cousin sudiste, un des vaincus de la guerre de Sécession, qui y gagne assez misérablement sa vie et mérite certainement sa protection. Elle lui écrit, si jamais il vient à Boston, de passer la voir. Nous découvrons le milieu des *Bostoniennes* au moment où ce cousin, Basil Ransom, appelé à Boston par de vagues affaires, vient rendre ses hommages à Olive Chancellor. Le soir même, elle l'emmène avec elle à une réunion féministe où l'attraction principale est une jeune personne, Verena Tarrant, fille d'un charlatan et d'une étrange déclassée. Olive et Basil tombent également amoureux de Verena, dont le talent oratoire est indéniable, quoique Basil n'y voit qu'un charme naturel et une façon agréable de raconter des balivernes, tandis qu'Olive, avec tout le groupe féministe, y voit une inspiration de l'au-delà, un souffle quasiment divin. A partir de ce moment, Olive devient affreusement jalouse de tous ceux qui approchent Verena, surtout de son cousin Basil, et réussit même à enlever sa protégée à ses affreux parents pour la loger chez elle afin de mieux la préparer pour sa grande mission féministe. Peu à peu, Olive réussit donc à écarter de la charmante Verena tous les jeunes gens qui lui faisaient la cour, parmi les-

quels un petit journaliste et un héritier d'une des grosses fortunes de New York. Seul Basil continue à menacer l'équilibre de leur étrange union. En fin de compte, au moment même où Verena, à Boston, doit faire le grand discours public qui est censé consacrer sa carrière de propagandiste du féminisme, discours entièrement préparé et inspiré par Olive, Basil enlève la jeune pythonisse pour l'épouser, lui interdisant, à tout jamais, une carrière publique dans le genre de celle qu'elle avait préparée avec Olive.

Nulle part, en ce long roman si vivant, si détaillé, n'est-il dit une seule fois explicitement qu'il s'agit, chez Olive Chancellor, d'une passion homophile. Au contraire. de même que dans *Roderick Hudson*, Henry James fait preuve d'un art et d'un tact, en tant que narrateur, qui sont rares à toute époque, se bornant à nous donner, sans le moindre commentaire, une infinité de petits détails révélateurs, comme s'il décrivait tout cela avec un peu de la pudeur et de l'innocence qui étaient alors typiques de la Nouvelle Angleterre. *Les Bostoniennes* nous enseignent ainsi que certaines passions ont toujours existé, même à l'époque des manches à gigot, mais qu'il n'a pas toujours été nécessaire de les afficher comme on le fait, le plupart du temps, en notre siècle qui a vu les boîtes de nuit peu à peu remplacer les salons.

JACQUELINE B. DES ROSIERS.

L'ÂGE D'OR

de

PIERRE HERBART (1)

Rien n'est plus difficile que de parler du bonheur, surtout quand ce bonheur est celui d'avoir vingt ans, de se sentir libre, et d'aimer : il consent si peu à se laisser emprisonner par les mots ! C'est pourtant ce qu'a tenté Pierre Herbart dans son beau livre qu'il intitule nostalgiquement *L'Âge d'or*, donnant ainsi au début dans la vie de son héros — qui sans doute n'est autre que lui-même — toutes les proportions, toute la magie d'un âge mythique de l'humanité, mirage tenace et tendre de l'irréductible espoir humain que la mort ne peut tuer.

Seul un poète peut oser rendre sensible le sentiment du miracle et c'est en poète que Pierre Herbart écrit son livre. Parvenu à la quarantaine, le narrateur revit les minutes heureuses de sa jeunesse, chargées à ce point d'amour partagé, que le temps paraît

(1) N.R.F. 320 F.

se suspendre, laisser place à un pur état de grâce où les sentiments les plus ardents s'effacent devant une douce innocence d'une extraordinaire limpidité. Tout est simple, tout est clair, purifié par le rêve, en un mot, tout est paradisiaque. La jeunesse a fait reculer la froidure de l'hypocrisie, de la sottise, de la méchanceté. Partout brille le même soleil printanier de la tendresse juvénile, que ce soit dans les brumes des Flandres, en Alsace ou en Corse; partout les garçons se trouvent, s'aiment : un bon génie semble les jeter dans les bras l'un de l'autre, sans entraves, dans un perpétuel enchantement qui, loin de les exclure brutalement d'un monde impitoyable aux rêveurs, les fait au contraire participer à tout ce qui les entoure, êtres et choses. C'est merveille de voir avec quelle aisance le narrateur se fait marin pour suivre son ami Pétrole sur la péniche paternelle ou paysan pour partager les joies champêtres de son ami alsacien. Si la mort vient clore chaque idylle ce n'est pas pour anéantir cette parcelle de bonheur mais pour en fixer les contours lumineux d'un trait noir, discret.

Certes, un tel parti-pris de pureté comportait un risque grave : celui de la fadeur. Se peut-il qu'il faille s'obstiner à rêver au paradis perdu de la jeunesse et s'acharner à en retrancher soigneusement tout ce qui est conflit ou drame ? Mais le drame n'en subsiste pas moins, même s'il est écarté de ces pages trop suaves : il est dans le dessein même de composer un tel livre, qui réunit précieusement les instants les plus lumineux d'une jeunesse, dans ce bel écrin que l'on ne peut s'empêcher de contempler avec ravissement et effroi.

CLAUDE DIETER.

“ HOMMES ”

ALBUM DE 75 PHOTOS ENTIÈREMENT INÉDITES
N'AYANT JAMAIS PARU DANS AUCUNE REVUE DU MONDE
Format 18×27 - Photo au recto - Papier couché

DEMANDEZ CET ALBUM A *ARCADIE*
ou à votre Libraire habituel

Prix : 1 500 F envoi sous pli fermé
Etranger : 2 000 F pour le recevoir comme lettre.

LES ARTS

LES BALLETS SOVIÉTIQUES

Le Théâtre National du Palais de Chaillot a brillamment inauguré la saison parisienne de l'hiver 1955-1956 en présentant du 3 au 30 octobre 1955, sous les auspices de l'Association française d'Action artistique, un spectacle d'une qualité rare dont le succès s'est de suite affirmé au point de devoir être joué « à guichets fermés » : *Le Ballet Soviétique Moïsseïev* a été, pour tous ceux qui ont pu l'applaudir, une révélation comparable à celle des premiers Ballets russes, au début de notre siècle, pour les générations qui nous ont précédés.

L'admiration enthousiaste suscitée par le Corps de ballet soviétique, aussi bien pour les thèmes variés et supérieurement traduits de son répertoire, que pour la grâce, le rythme, l'agilité et la fougue des jeunes artistes, était certes pleinement justifiée.

Au reste, n'en soyons pas trop surpris ! L'Ensemble officiel de danses populaires de l'U.R.S.S. que dirige Igor Moïsseïev est la première troupe soviétique, non seulement par la qualité de sa chorégraphie, mais encore par la maîtrise technique de ses danseurs, et il n'est point excessif de soutenir qu'elle est devenue la plus grande troupe folklorique du monde.

Elle comprend des artistes sélectionnés dans les seize républiques de l'U.R.S.S., mais principalement recrutés à Moscou même et formés dans une section de l'Ecole de Danse du Grand Théâtre de Moscou.

Il s'agit, dans ce ballet, de danses populaires, toutes fort plaisantes à voir, et accessoirement, de fantaisies d'une juvénile et fraîche originalité; au traditionnalisme le plus classique, se sont superposées des initiatives d'un modernisme hardi et piquant, sachant reproduire les goûts, les aspirations et les soucis majeurs du peuple russe contemporain par des danses nouvelles où se retrouvent, sur des accompagnements tirés d'airs populaires, des images familières de la vie et du travail, sans omettre les souvenirs de la lutte héroïque, soutenue pendant des années, contre l'Envahisseur...

Ainsi, ces ballets ont puisé largement dans l'héritage populaire des formes rythmiques et chorégraphiques; ils ont recueilli les thèmes et les danses typiques des régions les plus diverses de l'immense territoire soviétique, depuis les danses russes anciennes, les danses tartares, biélorusses, moldaves et ukrainiennes, jusqu'à des fantaisies inspirées par l'Asie, tantôt par la peinture et la sculpture mongoles (telle la Statuette Mongole), tantôt par des

jeux populaires nancéens (telle la lutte des deux gamins en honneur dans l'Extrême-Orient Soviétique et qui est, en fait, du cirque, mais de haute et charmante qualité). A ces thèmes variés vient s'ajouter une surprenante et malicieuse caricature du sport moderne : le football. Cette dernière et originale pantomime introduit dans la chorégraphie l'humour et la satire et il n'est pas douteux que nos amis d'outre-Manche en feraient leur profit !

Les uns et les autres sont d'un effet parfois langoureux ou pathétique, parfois comique ou passionné que souligne encore la finesse de l'interprétation.

Nous nous trouvons en présence d'un grand art, enrichi par une mise en scène soignée et incontestablement réussie.

Le ballet peut être divisé en deux parties bien distinctes, quoique parfois mélangées :

D'une part, des « Tableaux du Passé », restituent les traits caractéristiques de la vie quotidienne et des types humains dans l'ancienne Russie; d'autre part, des « Tableaux soviétiques » interprètent la vie, les mœurs, les préoccupations des citoyens de l'U.R.S.S. L'exaltation héroïque y alterne avec l'humour.

Mais, n'allons pas supposer que la mise en scène des danses nationales, léguées par la tradition, soit une simple transposition. Bien au contraire ! Elle est une création continue et génératrice d'art, en ce sens qu'elle met en valeur le contenu profond de la danse et qu'elle en perfectionne la forme.

C'est pourquoi, en associant les richesses éclatantes du folklore authentique aux possibilités techniques de la chorégraphie, l'Ensemble de danses populaires de l'U.R.S.S. a réussi un genre nouveau : la danse populaire scénique.

L'orchestre, dirigé par Samson Galperine, s'est montré excellent. Les danses étaient accompagnées d'une musique inspirée des airs populaires et exécutées soit par des orchestres symphoniques avec la participation d'instruments folkloriques, soit par des groupes d'instruments folkloriques.

Toutefois, et ce sera la seule critique que nous formulerons, la musique populaire ne dépassait guère, par le choix des thèmes, « Au Clair de la Lune »... Cette relative indigence est faite pour surprendre de la part d'un peuple qui possède un folklore admirable et magnifiquement exploité par les grands classiques. Ceux-ci n'ont-ils pas toujours su exprimer l'âme et les souffrances d'un peuple « soumis » par des musiques pleines de vigueur et de nostalgies ?... On s'explique mal, dans ces conditions, la médiocrité musicale du ballet.

Les costumes des danseurs ont été également tirés du folklore et il faut en signaler les richesses dans la diversité, et l'harmonie des coloris.

Il nous reste maintenant à tirer « la leçon d'un ballet », ou mieux à dégager, pour les amis d'Arcadie, l'impression dominante laissée en nous par ce divertissement gracieux.

Sans doute, les danseuses du corps de ballet, coiffées de voiles légers ou de fleurs vives, ornées de passementeries et de broderies, toutes chaussées de bottillons rouges (tandis que les danseurs portaient des bottes noires) étaient pleines de charme et de sveltesse : presque toutes avaient la même taille, étaient blondes, simples et rustiques...

Mais ce qui, dans cette manifestation chorégraphique, a frappé de stupéfaction et d'admiration les esprits les plus insensibles à l'académie masculine, c'était la prodigieuse agilité des hommes, leur vivacité, leur souplesse, le dynamisme étourdissant et joyeux dont ils témoignaient, à chaque instant de leur jeu... Ils faisaient, et chacun selon ses dons, de grands écarts et des sauts qui ne pouvaient pas ne pas nous rappeler l'entrée de Nijinski par la fenêtre, dans le Spectre de la Rose... Leur « acrobatie » surprenait d'abord, puis elle séduisait et envoûtait au point d'éclipser totalement le jeu plus effacé et plus discret de leurs compagnes. N'était-ce pas alors le triomphe du jeu masculin ?

Bien mieux, n'hésitons pas à proclamer que ce spectacle unique aboutissait à une véritable apothéose du sexe fort. L'écrivain Georges Duhamel ne s'y est point trompé et s'est complu à le noter dans une brève chronique publiée par le *Figaro*; son témoignage, non suspect de partialité, ne manquera pas d'intéresser les lecteurs d'*Arcadie*... « Certes, écrit-il, le nombre des gestes dont est capable le corps humain nous apparaît comme assez réduit et quand un danseur trouve un geste nouveau, vraiment exceptionnel, nous ne pouvons pas ne pas le saluer, ni en marquer la valeur... ». Et plus loin, à propos des danseuses du corps de ballet, il passe à un aveu : « Les femmes ressemblent à des paysannes alertes, se mouvant de pas légers et cadencés; mais leur danse n'est, à aucun moment, une exaltation de la beauté féminine... ».

Il fallait retenir et citer cet hommage rendu à l'éclatante supériorité des hommes dans les ballets soviétiques où sont d'abord exaltées la santé et la force : dans « La Clairière », danse russe actuelle, se trouvent exprimés, avec une sorte de griserie, l'optimisme et la joie de vivre de la jeunesse masculine... Mais c'est une jeunesse ardente, heureuse, curieuse de tout, à l'esprit ouvert et dégagé de toutes préventions ou de conventions superflues, qui ne s'attarde pas auprès des femmes, se contente de les cueillir furtivement, au passage, si elles se rencontrent sur leur chemin, comme d'autres occasions... puis poursuit sa quête bienveillante de la Vie dans toutes ses manifestations.

Sans doute, on objectera que ces ballets sont remarquablement laïques, alors que dans la danse, nous nous attachons souvent à découvrir quelque chose de religieux, quelque chose qui serait comme un hommage à la Beauté... Nos compatriotes ont semblé de prime abord, décontenancés par l'effacement volontaire des jeunes danseuses soviétiques, au bénéfice de leurs compagnons...

Certes, nous savons que les Français ne sont pas prédisposés à

admirer le corps masculin et considèrent qu'il doit céder le pas à l'Éternel Féminin, auquel ils affectent seulement de s'intéresser...

Or, ici rien de tel ! A l'inverse de ce qui se pratiquerait chez nous, le ballet soviétique a su mettre en relief et exalter la prodigieuse vigueur de l'homme, sa souplesse et son agilité.

C'est un magnifique hommage à la Beauté masculine, « au sexe fort », à sa maîtrise et à sa supériorité dans l'ordre de la Nature.

J. N. B.

L'UNIVERS DU PEINTRE SOUNGOUROFF⁽¹⁾

Aux amateurs d'un art « engagé », dans le sens qui intéresserait les lecteurs d'*Arcadie*, les dessins et les toiles du peintre Soungouroff peuvent suggérer des nostalgies et des rêveries analogues à celles que la plupart des hommes connaissent lorsqu'ils contempnent certains portraits de femme. Mais tandis qu'un peintre comme Helleu, le « Watteau à vapeurs » qui créa, vers 1900, un type de « femme-chatte », à grand succès, ne s'était efforcé d'évoquer, en ses pointes-sèches, qu'un monde de luxe et de volupté, celui qui inspirait aussi, vers la même époque, les premiers romans de Colette, Soungouroff se laisse aujourd'hui aller à d'aussi sombres visions du monde de la misère que celles qui peuplent l'œuvre, parmi ses contemporains, du peintre Bernard Buffet, du dessinateur Jean Bouillet, et du romancier Jean Genêt. Et c'est justement cette obsession de la misère qui donne, à l'œuvre de Soungouroff, sa valeur humaine et historique, ce qui la distingue en quelque sorte de tout ce qui serait, dans un genre de peinture, aussi peu prétentieux, aussi « grand public », plus exclusivement décoratif, commercial ou publicitaire.

On connaît déjà, aux murs de certains bars parisiens, les portraits de marins ou de légionnaires que Soungouroff y expose. Les visages de ses modèles expriment presque toujours le même désespoir foncièrement narcissiste, celui de l'enfant abandonné qui en veut à tout le monde et ne cesse de s'apitoyer sur son propre sort, attribuant au destin, à la chance, comme ce marin du *Livre Blanc* qui s'était fait tatouer la phrase « pas de chance » sur le corps, les infortunes et les misères qui, à mesure que l'on vieillit et que l'on jouit de plus en plus d'un certain libre arbitre, sont pourtant, la plupart du temps, le fruit de la névrose de l'individu, de son incapacité de s'entendre et de vivre avec les autres, plutôt que d'une fatalité qui lui est extérieure.

(1) Exposition Soungouroff, Galerie Bernheim Jeune, 27, avenue Matignon et 83, faubourg Saint-Honoré, du 5 au 24 novembre 1955.

De cette névrose de l'abandon, la littérature psychanalytique nous donne, surtout dans les publications de Germaine Guex ou du Dr Odier, depuis quelques années des exemples de plus en plus nombreux. Les symptômes en ont été rapportés, décrits et analysés avec un luxe de détails des plus convaincants, et nous pouvons dès maintenant constater que cette maladie affective est fort répandue à notre époque; qu'elle est à l'origine de la très grande extension qu'a connue la criminalité juvénile, depuis quelques années, non seulement aux Etats-Unis d'Amérique et en Europe occidentale, mais aussi parmi les *Besprizorni*, les enfants abandonnés, en U.R.S.S.; mais aussi que ce mal avait été fort répandu partout dans le monde, longtemps avant que la science moderne n'en ait reconnu les symptômes et l'origine. Toute la littérature romantique, par exemple, depuis la sensiblerie du dix-huitième siècle jusqu'au réalisme de Zola et de Jules Vallès, nous donne des aperçus touchants de l'aspect physique et du comportement de l'enfant abandonné ou de l'enfant martyr que ses parents n'ont peut-être pas encore abandonné mais à qui on a refusé la tendresse normale grâce à laquelle l'individu peut apprendre peu à peu à vivre et à se comporter en être humain, mûr et sociable. Qu'il s'agisse de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, de la petite Ann qui hanta les rêves du mangeur d'opium Thomas de Quincey, de l'Olivier Twist de Charles Dickens, de la Nietotchka Niezvanov de Dostoïevski (2) ou des enfants pâles qui peuplent aussi les toiles de l'époque bleue de Picasso de même que les dessins de son maître Steinlen, nous avons tous connu, en littérature et en peinture, ce visage triste et anguleux, aux yeux énormes et fixes, repéré sur la vision de sa propre tragédie, longtemps avant de le redécouvrir aujourd'hui dans les toiles de Bernard Buffet, dans les romans de Genêt et dans les dessins de Soun-gouroff.

Les titres des toiles de Soun-gouroff nous indiquent d'ailleurs la géographie sociale de son univers. C'est dans le monde du *Sans Famille* d'Hector Malot et des *Forains* du ballet du compositeur Sauguet, des *Saltimbanques* aussi de Picasso et des prisons centrales des romans de Genêt, qu'il va chercher les modèles de ses toiles et de ses dessins : *Les coulisses*, *La Zone*, *La Peur*, *Chanteurs de rue*, *Gitans*, *Mendiants*, tous ces titres s'inspirent d'un romantisme de la misère qui est vraiment, en notre âge « existentialiste », un peu ce que fut, pour la génération d'Alfred de Musset, ce mal du siècle qui fit aussi, il y a un peu plus de cent ans, couler tant d'encre parmi les Romantiques. Il faudrait d'ailleurs qu'un groupe de sociologues et de psychologues étudient, pour

(2) Dominique Arban a publié chez Julliard, il y a deux ans, une merveilleuse analyse de la névrose d'abandon chez Dostoïevski.

mieux nous l'expliquer, le sortilège que semblent exercer, sur certains milieux contemporains, ces visages de damnés, ces têtes de marins ou de légionnaires, tendres et obstinés, cruels et sensuels, qui hantent les arts et les lettres depuis que Jean Cocteau a eu le courage de nous les révéler (3).

NISSIM BERNARD.

(3) Dans notre prochain numéro, nous publierons un compte rendu de l'exposition du peintre américain Zev, qui a lieu à la Galerie Furstenberg, du 18 novembre au 3 décembre 1955.

NOUS RECOMMANDONS A NOS LECTEURS :

- Roger PEYREFITTE : *Les Amitiés particulières*. 575 F. — *Les Clés de Saint-Pierre*. 650 F. — *Du Vésuve à l'Etna*. 550 F. — *Les Amours singulières*. 450 F.
- André PERRIN : *Mario*. 600 F. — *L'Indifférent*. 390 F.
- Pierre HERBART : *L'Age d'or*. 320 F.
- Jean BUSSON : *Que passe le vent d'avril*. 560 F.
- Claude CARIGUEL : *S. S.*. 575 F.
- Gérard WIM : *Chvoul*. 690 F.
- Carlo COCCIOLI : *Fabrizio Lupo*. 660 F.
- Marguerite YOURCENAR : *Les mémoires d'Hadrien*. 560 F. — *Alexis ou le traité du vain combat*. 300 F.
- Jean GENET : *Œuvres complètes*. Tome II : 800 F; tome III : 700 F.
- Frédéric GRENDÉL : *Tarwik*. 390 F.
- Maurice PONS : *Métrobaté*. 270 F. — *Virginales*. 420 F.
- POGEY-CASTRIES : *Histoire de l'amour grec*. 650 F.
- Jean HUBERT : *Adolescents aux yeux ternis*. 288 F.
- Axel BARRAS : *Sublime*. 565 F.
- Maurice PERISSET : *Corps interdits*. 480 F.
- André GOUDIN : *Terrain vague*. 300 F.
- François de BRESSAULT : *La maison de granit*. 500 F.
- Lucien FARRE : *Nicolas Struwe*. 420 F.
- Daniel GUERIN : *Kinsey et la sexualité*. 450 F.
- Simone MARIGNY : *Présence*. 480 F.
- Eric JOURDAN : *Les mauvais anges*. 600 F.
- Julien GREEN : *Sud*. 420 F.
- Albums de dessin de Jean BOULLET : *Antinous*. 3 600 F. — *Joao Baptista*. 1 500 F.

Cinq numéros 1954 d'Arcadie : 750 F.

Nous expédions tant en France qu'à l'étranger. Port en plus.
Il existe pour les Abonnés une bibliothèque, prêt de livres.

Arcadie est en vente en Italie, Angleterre, Belgique,
Danemark, Allemagne, Suisse, Etats-Unis d'Amérique.

A PROPOS DU CONGRÈS

Huit jours avant le Congrès International qui devait se tenir à Paris, *Arcadie* s'est retirée du Comité International pour l'Égalité Sexuelle dont le siège est à Amsterdam.

Arcadie n'avait accepté un congrès à Paris qu'avec réticence. Pressés, nous acceptâmes. Une condition *sine qua non* fut posée immédiatement : *la police du congrès serait assurée par Arcadie*. (Par police il faut entendre ceci : nous accepterions et refuserions qui nous voudrions parmi les Français.)

Le Comité accepta.

Il revint plusieurs fois sur sa décision. Nous ne variâmes pas.

Quinze jours avant le congrès, l'accord était rompu. *Arcadie* qui devait financer la majeure partie de ce congrès n'avait plus la possibilité de remettre des cartes d'entrée. Celles-ci devaient être prises auprès de ce que le Comité appelait « *Le Consul du Comité International en France* ». (Ce consul est Hollandais, jamais on ne nous proposa un nom pour un agrément.)

Arcadie a refusé.

Le Comité International étant en réalité uniquement gouverné par des Hollandais, nous n'avons pas à soumettre *Arcadie* aux Hollandais.

Dans la mesure où *Arcadie* représente de nombreux Français et latins, nous ne pouvions pas accepter.

Arcadie a d'ailleurs permis par son attitude franche à divers savants de se retirer d'un Comité faussement international et qui, jusqu'à ce jour, n'a rien réalisé de concret.

Arcadie a été de tous les mouvements nationaux celui qui collaborait avec le plus d'ardeur et de sincérité à ce Comité.

Devant des immixtions inadmissibles, des manques de parole probants, devant un comité non représentatif et sans action, le Comité d'*Arcadie*, unanime, a donc décidé de démissionner.

Un nouveau Comité International sera constitué incessamment.

Nous voulons espérer qu'il sera capable de mener à bien les immenses tâches qui l'attendent.

M. le Professeur Brix de Vienne, par des travaux importants, jette les bases de ce futur comité, affilié alors à des organismes internationaux importants (organisation mondiale de la santé, U.N.E.S.C.O.).

Dès à présent *Arcadie* réunira les pays latins pour une action commune.

Les livraisons à venir de cette revue tiendront nos lecteurs au courant du nouveau Comité International et de notre union des pays latins.

ARCADIE.

DANS NOTRE NUMÉRO DE JANVIER 1956:

Un chapitre inédit des *Clés de Saint-Pierre*, de Roger PEY-
REFITTE.

Les clés de Saint-Pierre en Italie, par Franco CERUTTI.

La Néophilie, par le Professeur MARIOTTI.

Des textes de André du DOGNON, Georges PORTAL .

Masculin et féminin, par Teresa BIANCHI.

Le général de Gaulle est à l'Hôtel de Ville, par André
LAVACOURT.

Lettre à un juge, par Claude NÉRISSE.

L'homophilie en Egypte.

Le Grand Maître, par Marc DANIEL.

Le Roi de la vie, de GUILLOT DE SAIX.

etc..., etc...

CONCOURS LITTÉRAIRE

Le concours littéraire sera clos le 15 janvier. Le règlement a été publié dans la livraison de mars 1955.

ANDRÉ du DOGNON
L'HOMME
ORCHESTRE

le nouveau roman

de l'auteur de

LES AMOURS BUISSONNIÈRES

nrf

RESTAURANT LA BONNE TABLE

CHEZ CHARLY

9, rue d'Argenteuil — PARIS 1^{er}

Métro : Palais-Royal - Pyramides

RIC. 90-07

SES MENUS TOURISTIQUES A DES PRIX RAISONNABLES

A 460 F ET 690 F

OU A LA CARTE AVEC SES SPÉCIALITÉS D'ALSACE

CADRE AGREABLE

English Spoken

Man Spricht Deutsch